



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Eur.

511

m

1692, 11

Eur. 511^m - 1692, 17

Mercur



<36624511550018

<36624511550018

Bayer. Staatsbibliothek

MERCURE

GALLANT

DEDIE' A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.
NOVEMBRE 1692.



A PARIS,
GALERIE-NEUVE DU PALAIS.

ON donnera toujours un Volume
nouveau du Mercure Galant au
premier jour de chaque Mois , & en
le vendra Trente sols relié en Veau,
& Vingt-cinq sols en Parchemin.

A PARIS,

Chez **G. DE LUYNE**, au Palais, dans la
Salle des Merciers, à la Justice.

T. GIRARD, au Palais, dans la Grande
Salle, à l'Envie.

Et **MICHEL BRUNET**, Galerie-neuve
du Palais, au Dauphin.

M. DC. XCII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY,

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Digitized by Google



A V I S.

Quelques prieres qu'on ait faites jusqu'à présent de bien écrire les noms de Famille employez dans les Memoires qu'on envoie pour ce Mercure, on ne laisse pas d'y manquer toujours. Cela est cause qu'il y a de temps en temps quelques-uns de ces Memoires dont on ne se peut servir. On reitere la mesme priere de bien écrire ces noms, en sorte qu'on ne s'y puisse tromper. On ne prend aucun argent pour les Memoires, & l'on employera tous les bons Ouvrages à leur tour, pourveu qu'ils ne desobligent personne, & qu'il n'y ait rien de licentieux. On prie seulement ceux qui les envoient, & sur

A ij

A V I S.

tout ceux qui n'écrivent que pour faire employer leurs noms dans l'article des Enigmes , d'affranchir leurs Lettres de port , s'ils veulent qu'on fasse ce qu'ils demandent. C'est fort peu de chose pour chaque particulier, & le tout ensemble est beaucoup pour un Libraire.

Le sieur Brunet qui debite présentement le Mercure , a rétably les choses de maniere qu'il est toujours imprimé au commencement de chaque mois. Il avertit qu'à l'égard des Envois qui se font à la Campagne , il fera partir les paquets de ceux qui le chargeront de les envoyer avant que l'on commence à vendre icy le Mercure. Comme ces paquets seront plusieurs jours en chemin , Paris ne laissera pas d'avoir le Mercure longtemps avant qu'il soit arrivé dans

A V I S.

les Villes éloignées , mais aussi les Villes ne le recevront pas si tard qu'elles faisoient auparavant. Ceux qui se le font envoyer par leurs Amis sans en charger ledit Brunet , s'exposent à le recevoir toujours fort tard par deux raisons. La première , parce que ces Amis n'ont pas soin de le venir prendre si-tôt qu'il est imprimé , outre qu'il le sera toujours quelques jours avant qu'on en fasse le debit ; & l'autre , que ne l'envoyant qu'après qu'ils l'ont leu , eux & quelques autres à qui ils le prestent , ils rejettent la faute du retardement sur le Libraire , en disant que la vente n'en a commencé que fort avant dans le mois. On évitera ce retardement par la voye dudit Sieur Brunet , puis qu'il se charge de faire les paquets luy-mesme & de les faire

A iij

A V I S.

porter à la poste ou aux Messagers sans nul intérêt, tant pour les Particuliers que pour les Libraires de Province, qui luy auront donné leur adresse. Il fera la mesme chose généralement de tous les Livres nouveaux qu'on luy demandera, soit qu'il les débite, ou qu'ils appartiennent à d'autres Libraires, sans en prendre pour cela davantage que le prix fixé par les Libraires qui les vendront. Quand il se rencontrera qu'on demandera ces Livres à la fin du mois, il les joindra au Mercure, afin de n'en faire qu'un mesme paquet. Tout cela sera executé avec une exactitude dont on aura tout lieu d'estre content.



MERCURE GALANT

NOVEMBRE 1692.

LES grandes actions,
les vertus éminentes,
la profonde érudition,
& généralement tout
ce qui fait briller les Person-
nes distinguées, ne manquent
jamais d'admirateurs; & quelle

A iij

8 MERCURE

que soit l'injustice & la malice des hommes , le vray merite leur arrache toujours des loüanges , plus ou moins , selon le prix & l'éclat des choses qui attirent l'admiration. Ainsi il ne faut pas s'étonner si le Roy est sans cesse loué dans tous les Pays du monde , non seulement par les Nations Amies , mais mesme par celles qui ont pris les armes contre luy. Plus on examine les qualitez extraordinaires qui le rendent le plus grand de tous les hommes , plus on demeure persuadé que le Ciel

GALANT. 9

a pris plaisir d'assembler en luy routes les vertus Politiques, & Morales, & comme il les fait briller infiniment plus qu'aucun des Heros qui ont paru dans les autres siècles, on s'est attaché depuis son regne à chercher des manieres nouvelles de donner des loüanges, & le pur zele qui anime tous les Sujets de ce Prince estant soutenu par la verité, ils en fatisfont les mouvemens en adressant souvent des Prieres au Ciel pour la conservation de sa Personne sacrée. Je vous ay déjà fait

10 **MERCURE**
part de ces Prières , & je vous
en envoie aujourd'huy une
nouvelle.

P R I E R E
*Des bons Sujets de LOUIS
LE GRAND, Roy
Tres. Chrestien.*

• Que le nom de LOUIS LE
GRAND soit loué &
honoré de ses Sujets.

R OY des siècles, immortel
& invisible, qui voulez
qu'on rende à Cesar ce qui est à
Cesar, donnez, je vous supplie,
des lumieres à mon entendement,

GALANT. II

Et des paroles à ma bouche, afin qu'après avoir compris les merveilles qui sont renfermées dans le nom de **LOUIS LE GRAND**, je puisse publier qu'il n'est pas moins au dessus des plus puissans Monarques, par les perfection, dont vous luy avez fait part, que par la dignité du Sceptre que vous luy avez mis entre les mains ; que vous l'avez choisi pour rendre vostre puissance plus visible aux hommes, de mesme que vous leur rendez par le Soleil vostre fecondité plus sensible ; que de tous les Princes il est l'Image la plus

12 MERCURE

sensible de vos perfections , le Vaisseau le plus pur de cette Sagesse dont vous estes la source inépuisable , & le rayon le plus éclatant de vos lumieres , à la faveur desquelles il regle ses actions , & attire sur ses Sujets la felicité dont ils jouissent. Mais, Seigneur , comme les plus éloquens ne sont pas capables de donner des éloges qui répondent à la grandeur du nom du premier Prince du monde , permettez que les productions de sa puissance & de sa sagesse soient autant de bouches qui publient que vous avez mis plus parti-

GALANT. 13

culierement en luy qu'en tout autre Monarque , le Trône de vos grandeurs , de mesme que vous avez mis vostre Tabernacle dans le Soleil , pour les faire admirer davantage , en les rendant si dignes d'admiration en l'une de vos Creatures-

Si les Ennemis du Roy n'en parlent pas avec un zele aussi vif , les plus irreconciliables ne laissent pas de convenir de sa puissance , qu'ils voyent avec admiration , & rien ne devant paroistre plus sincere que ce qui sort là-dessus de la

14 MERCURE

bouche d'un Ennemy , on a tout sujet de croire le Prince d'Orange , qui en prenant congé des Etats , leur a dit publiquement , *qu'il avoit mis tous ses soins pour abaisser la France , mais que sa superiorité avoit esté cause qu'il n'en avoit pu venir à bout.* Il n'y a rien qui soit plus à la gloire du Roy , que de le faire voir supérieur à toute la Ligue , & comme elle doit estre beaucoup plus puissante que la France seule , il faut que l'intelligence, la conduite, la prudence , & la valeur de ce Mo-

GALANT. 15

marque suppléent pour résister au torrent d'Ennemis, que sa grandeur, ses vertus, & l'envie luy ont suscitez. Le Prince d'Orange ajouta dans le mesme discours, *que si Dieu n'avoit pas voulu qu'il vinst à bout de ses entreprises, c'estoit parce que leurs pechez n'estoient pas diminuez.* Je veux croire qu'il a parlé juste, mais on ne peut douter aussi que c'est parce que Dieu protège celuy qui s'est déclaré Protecteur de la véritable Eglise, sans avoir voulu faire attention aux raisons humaines qui auroient

16 MERCURE

pû l'en détourner , comme font aujourd'huy des Princes Catholiques, qui par des considerations purement politiques , après avoir travaillé à détruire leur Religion dans un florissant Royaume , & à mettre sur le Trône celuy qui ne cherche qu'à l'aneantir , élèvent encore aux plus hautes dignitez ceux qui ne peuvent occuper ces postes que pour travailler à l'accroissement d'une Religion entièrement opposée à la Catholique.

Je passe à l'Eloge d'un Prince

GALANT. 17

qui a fait connoître dès la premiere Campagne, qu'il seroit un jour un des plus fermes appuis de l'Etat, & de la veritable Religion, qui reçoit aujourd'huy de si sensibles coups de tant de Princes Catholiques. Cet Eloge est de M^r l'Abbé de Maumenet, dont je vous ay parlé plusieurs fois à l'occasion des Prix qu'il a remportez en diverses Academies. Il est adressé à son Altesse Royale Madame, sur le retour de Monsieur le Duc de Chartres.

Novemb. 1692.

B.

18 **MERCURE****252525:252525252525****O D E.**

IL revient, *Auguste Princesse,*
Ce Fils si digne d'estre aimé,
Et vostre cœur, plein de tendresse,
Pour ses jours n'est plus alarmé.
Le Dieu qui préside aux Batailles,
Et qui parmy les funeraillles
Soutient le bras de nos Guerriers,
A pris soin de sa destinée,
Et deux fois en moins d'une année
A couvert son front de Lauriers.

S
Ah ! que cette ardeur magnanime,
Qu'écoute trop son jeune cœur,
En luy meritant vostre estime,
Remplit vostre ame de frayeur !
En vain dans leur habit de gloire,

*Vous vîtes Mars & la Victoire
Flater son espoir & vos vœux ;
L'amour, les yeux baignez de larmes,
Fût-il vous cacher les alarmes
D'un choc terrible & dangereux ?*

Z

*Il y paroist, ce jeune Alcide,
Et plein d'un genereux transport.
Il vole où le plomb homicide,
Porte le desordre & la mort.
Sous un nuage de fumée,
Qu'élève la poudre enflammée,
Bellone le cache à mes yeux,
Et dans cette horrible tempête,
Ce Grand Prince que rien n'arrête,
Vois couler son sang glorieux,*

S

*Toutefois la noble assurance
Qui le retient au Champ de Mars,
Solicite encor sa vaillance
A chercher de nouveaux hazars.*

B ij

20 MERCURE

*Semblable aux Heros de sa Race ;
Il veut qu'à sa guerriere audace
Cedent tous les droits de son Sang,
Et que l'éclat qui l'environne,
Se doive plus à sa Personne,
Qu'à la Noblesse de son rang.*



*Tu vas répondre à son courage,
Belge. L'acier étincelant,
Ce triste artisan du carnage,
Succède au feu du plomb volant.
Que te sert il que ton adresse
Ait à la flamme vangeresse
Opposé cent mobiles Forts ? *
Quand du fer nos Troupes armées,
A triompher sont animées,
Qui peut arrêter leurs efforts ?*



*Soutenu de sa ferme audace,
Mon Heros toujours indomté,
Les Chevaux de Frize.*

N'oppose au coup qui le menace
 Que sa seule intrepidité
 Là Soldat, icy Capitaine ;
 Par-tout où sa valeur l'entraîne,
 On connoist sa teste & son bras,
 Et par-tout un si bel exemple
 Porte celui qui le contemple,
 A braver l'horreur du trépas.

S

C'est trop contenter son envie,
 Déesse dont il suit les Loix,
 Gloire, exposer sa belle vie,
 C'est troubler le plus grand des Rois.
 Ah ! si la Parque impitoyable
 Osoit ravir ce Prince aimable
 Au milieu d'un sanglant combat,
 Quelle palme à nos yeux offerte,
 Pourroit jamais payer la perte
 D'un Prince si cher à l'Etat ?

22 MERCURE

*Tu m'entens, & ta main propice
Bien-tost d'un Laurier immortel
Va couronner dans cette Lice ,
Le Fils du Heros de Cassel.
Jusqu'icy la Fortune égale ,
Dans une balance fatale ,
Tenoit ses faveurs en suspens ;
Mais de nos Princes redoutables
Les Vertus , les Faits incroyables,
Fixent le sort des Combattans.*

S

*C'en est fait. Ce Tyran habile
Qui se flatoit d'un vain projet,
De son esperance inutile
N'a que la honte & le regret.
Luxembourg qu'il croyoit surprendre,
Pcu satisfait de se défendre ,
Poursuit ses Bataillons rompus ;
Et leur vangeance dissipée
Redoute encor la meisme Epée ,
Qui les confondis à Fleurus.*

*Content d'une gloire si belle,
 CHARTRES, de Lauriers couronné,
 Mêlé à ta Guirlande immortelle
 Le Myrthe qui t'est destiné.
 Une Epouse pleine de charmes,
 Te prépare après mille alarmes,
 Un cœur charmé de ton retour,
 Un cœur, dont la douce victoire
 Vaut les Triomphes que la gloire
 T'offre dans un autre séjour.*



*Et Vous, genereuse Princesse,
 A qui nous devons ce Heros,
 Qui dès sa plus tendre jeunesse
 Quitte les douceurs du repos ;
 Vous, de qui l'ame magnanime
 A de la gloire qui l'anime
 Formé les plus beaux sentimens,
 Goûtez les fruits de vostre ouvrage,
 Et ressentez après l'orage
 Ce que le calme a d'agréemens.*

24 MERCURE

*Déjà nos plus sçavans Orphées,
Rassemblant icy les beaux Arts,
Luy dresseroient mille Trophées
Dignes d'arrêter ses regards ;
Mais ils n'osent suivre leur zele.
Par une image trop fidelle,
Ils pourroient enflammer son cœur,
Et ce Heros cher à la France
N'a, dans sa noble impatience,
Que trop écouté sa valeur.*

Je vous envoie un Traité
qui vous surprendra par la
nouveauté de sa matiere, puis
qu'il est fait pour establiir la
la possibilité de l'immortalité
corporelle, mais vostre sur-
prise redoublera quand, je
vous diray que cette matiere
si

si peu commune a esté traitée par une Personne de vostre Sexe. Cela est fort à l'avantage des Dames, qui prouvent par là qu'elles ne cedent aux hommes ny en force & vivacité d'esprit, ny en subtilité de raisonnement. Si le Peché n'avoit pas fait prononcer la Sentence par laquelle il est ordonné que tous les hommes mourront une fois, peut-estre auroit il esté permis de se flatter de pouvoir réduire la possibilité à l'effect, mais il auroit fallu en mesme temps trouver les

Nov. 1692.

C

26 MERCURE

moyens de ne pas vieillir ;
sans quoy il auroit esté bien
fâcheux de vivre toujours.
Cet Ouvrage est de Made-
moiselle de Saint . Quentin,
qu'on ne sçauroit trop louer
d'avoir entrepris ce qui seroit
digne du plus habile homme ;
mais après tout , de quelques
raisonnemens qu'elle se serve
pour appuyer tout ce qu'elle
avance , il ne faut les regarder
que comme un effort d'esprit
sur une matiere que sa singu-
larité peut rendre agréable
pour les Curieux. Quand on
pourroit supposer , comme
elle fait sans le croire , que la

mort ne fust pas pour l'homme une suite du peché, parce que les animaux & les plantes qui n'ont point peché, ne laissent pas de mourir, il seroit impossible de sçavoir précisément quelle nourriture il luy faudroit, soit en qualité, soit en quantité, pour ne laisser rien déperir de sa substance. Ce qui est bon pour les uns est contraire aux autres, & nous ne naissons pas tous du même temperament. Ainsi l'immortalité corporelle seroit démonrrée possible, qu'il seroit pourtant impossible de

C ij

28 MERCURE

ne pas mourir , faute d'un régime assez exact , & des dispositions requises pour le pouvoir observer. Cet Ouvrage est précédé d'une fort courte Préface , dans laquelle Mademoiselle de S. Quentin, fait connoître qu'on luy avoir conseillé de faire paroître ce Traité sous un autre titre que celuy que j'ay marqué, de peur que la nouveauté de la proposition n'effrayast, mais que sa sincérité ne l'a pû permettre , & que son dessein estant d'établir la possibilité de l'immortalité cor-

poirelle, elle ne veut pas tromper le Lecteur. Pourquoi, continuë-t-elle dans cette Préface, s'alarmeroit-on du nom plutôt que de la chose? Si je devois changer de titre, je devois aussi changer de matière. On ne sçauroit, ce me semble, donner trop de conformité à un Ouvrage & à son titre. A l'égard de la nouveauté de la proposition, c'est un heureux défaut que l'on me reproche. Il est plus glorieux, & ne peut ennuier autant que les répétitions & la pillerie, que l'on remarque en la plus part des Auteurs. Je sçais bien

C iij

30 MERCURE

que je vais m'attirer le murmure des ignorans qui ne veulent rien croire possible au delà de leur connoissance, & qui nient tout ce qu'ils ne sçavent point ; mais les Sçavans me traiteront sans doute avec plus d'indulgence, eux qui connoissent tous les jours que plus ils sçavent, plus il y a matiere à sçavoir. Si l'incrédulité peut détourner quelques-uns de la lecture de ce Traité, la brèveté & la singularité du sujet doivent engager les Curieux à le lire.

32 MERCURE

en partie ces principes que nous avons dissipé ; mais par le mauvais usage que nous faisons des alimens , par nostre faute & par nostre ignorance , ils ne reparent pas l'entiere dissipation, & souvent en causent une nouvelle par la peine de la digestion ; ce qui fait que peu à peu les corps s'affoiblissent , & enfin meurent.

Il est certain que ces principes naturels sont toujours tres-abondamment dans le monde , puis que toutes choses s'en produisent & s'en conservent. Il est certain aussi qu'il n'arrive point

*de diminution , lors qu'on remet
autant que l'on a ôté.*

*Il est donc visible que c'est
l'ignorance qui cause nostre mort,
puis que les principes sont tou-
jours tres-abondans dans le mon-
de en general , & que comme je
l'ay déjà dit , il n'arriveroit point
de diminution à nos corps , si on
leur rendoit autant de ces prin-
cipes qui en font l'estre & la
durée , qu'ils en ont dissipé.*

*On pourra m'objecter que nous
ne pouvons pas toujours vivre.
Je demanderois volontiers quelle
difficulté il peut y avoir pour
vivre une année plutôt qu'une*

34 MERCURE

autre, & pourquoy, quand on en a vécu une, on n'en peut pas vivre cent, & mille, & cent mille, puis qu'il ne faut pour vivre l'espace de tous ces temps (à l'égard de la qualité qui fait la vie) que celle qu'il a fallu pour vivre une seule heure, car à l'égard de la quantité, il est aisé de s'imaginer, qu'il faut qu'elle augmente à proportion de la durée des temps, & qu'il faut plus de nourriture pour vivre un an, qu'il n'en faut pour vivre une heure.

On m'a donné pour raison de nostre mort, que c'estoit une suite & une punition du peché. Les

animaux ny les plantes ne pechent pas , & ils meurent. Ce n'est donc point une suite ny une punition du peché.

On m'a dit encore que les matieres les plus dures ne peuvent resister au temps , que le fer & le marbre s'usent , & que par consequent nos corps , qui sont beaucoup plus tendres , se doivent user.

Je répons que ce n'est point la dureté qui fait la durée potentielle , mais seulement la durée actuelle , & que les matieres se détruisent , parce qu'elles ne peuvent recevoir de réparation , à

36 MERCURE

proportion qu'elles s'usent, mais que tout corps qui peut se reparer interieurement, & en substance, peut durer toujours. Tel est le corps humain, pourvû qu'on ne le laisse point manquer de choses convenables pour le reparer, & que d'ailleurs les organes principaux necessaires à la vie, comme le cœur & le cerveau, ne soient point blessez par quelque accident violent & contre nature, tel que ceux que causent le fer, le feu, & le poison, car pour les maladies, ce ne sont que des suites du mauvais usage que l'on fait des alimens, & en remediand à.

l'un, on remedieroit en mesme temps à l'autre.

Voicy une raison qui paroist meilleure. On dit que les suc^s nourrissiers, en passant par nos corps pour leur conserver la vie, y font enfin eux-mesmes par la longueur des temps, des obstructions, qui en s'augmentant forment des incrustations, lesquelles s'opposant au passage de ces esprits nourrissiers, nous privent de l'entretien necessaire, & que ces obstructions s'accroissant chaque jour, nous causent enfin la mort.

Je répons que ces obstructions & ces incrustations sont plus

38 MERCURE

imaginaires que réelles, qu'on auroit peine d'en trouver dans les corps les plus âgés, & que quand il s'en pourroit trouver, elles ne détruiroient pas la possibilité de l'immortalité corporelle pour plusieurs raisons. La première, que ces obstructions & ces incrustations, s'il s'en trouve, peuvent venir du mauvais usage que l'on fait des alimens, auxquels on n'apporte pas la préparation nécessaire. La seconde, que l'on ne se sert pas des alimens dont on devroit user, & qu'il faudroit s'abstenir de plusieurs dont on use. La troisième, que l'eau qui

contient moins d'esprits que le sang, se fait néanmoins un passage dans la terre, que le sang qui contient ces esprits nourris-
siers doit à plus forte raison, é-
tant plus plein d'esprits que l'eau,
se faire un passage dans les vei-
nes, passage déjà tout formé. La
quatrième, que bien loin que ces
esprits nourris-
siers fassent des ob-
structions dans les os & dans les
veines, comme on le pretend, on
voit que les Enfans ont les os pe-
tits & étroits, & les veines fort
petites, & qu'à trente ans les
veines sont larges & grosses, &
les os de mesme proportion. Puis

40 MERCURE

que ces esprits nourrissiers en l'espace de trente ans, bien loin de les boucher, les ouvrent & les dilatent, ils ne peuvent produire un contraire effet, estant certain que choses semblables rencontrant sujets semblables, font toujours effets semblables; & pour mieux m'expliquer, tout agent semblable rencontrant un patient semblable au premier sur lequel il a agi, il produit un effet semblable au premier effet qu'il a produit. La cinquième, qu'un corps fort & vigoureux de santé dissiperait aisément ces obstructions dès qu'elles commenceroient, ou par

GALANT. 41

transpiration & par rarefaction, ou par dissolution, & les dissipant dès qu'elles commenceroient, elles ne pourroient pas augmenter jusques au point de faire des incrustations.

On me dit qu'un corps jeune & tendre fait bien cette transpiration, mais qu'un corps vieux, sec & dur n'en peut faire autant. Je répons, qu'un corps ne devient vieux, sec & dur, que par le défaut de l'humide qui luy est nécessaire, lequel humide ne luy manque que faute de le luy savoir donner en qualité & en quantité deüe, puis qu'il est.

Nov. 1692.

D

42 MERCURE

comme je l'ay déjà dit , toujours tres-abondant dans le monde, & ainsi c'est toujours l'ignorance qui nous conduit à cet état de secheresse & de dureté, qui peut empêcher cette transpiration, dont la necessité, le besoin, ou la privation nous peut donner la mort.

On me dit qu'un Arbre, après avoir vécu deux ou trois cens ans, meurt enfin, quoy qu'il ait toujours la mesme terre, le mesme air, les mesmes pluyes, & le même Soleil. Je répons que cette terre est par la longueur des temps épuisée de substance, & que les racines de cet arbre sont obligées

d'aller chercher bien loin ce qu'elles ne trouvent plus abondamment près d'elles, & ne peuvent à la fin rapporter suffisamment à l'entretien de ces prodigieuses longueurs de racines, de tronc, & de branches. Il est si vray que la substance des terres s'épuise, que les plus grossiers l'ont remarqué, & que l'on ne sème le froment que de deux ans en deux ans, afin de laisser à la terre le temps de se rétablir. Je dis donc que ce qui fait la mort de l'arbre, c'est qu'il n'a que les mesmes choses qu'il avoit sans aucune augmentation de quantité, & mesme avec di-

D ij

44 MERCURE

minution de qualité par la diminution de la substance de la terre, lors que par sa croissance il auroit besoin d'augmentation de substance, & en qualité & en quantité. Ainsi il est aisé de connoistre ce qui fait mourir l'arbre. C'est que ses besoins augmentent tous les jours, & qu'il n'a que ce qui pouvoit suffire à ses moindres & premiers besoins, encore avec diminution, & de la substance de la terre, & de tous ses autres avantages. Le Soleil estoit plus chaud à son égard, quand il estoit plus jeune, parce qu'il estoit plus tendre, & que par consequent il en estoit plus aisé-

GALANT 45

ment pénétré, & ainsi de même de l'air, & de la pluie ; & puis que toutes ces choses n'augmentent pas à proportion que l'arbre augmente, & qu'elles n'étoient point trop fortes & trop abondantes pour luy dans son commencement, il ne se peut qu'elles ne deviennent à la fin foibles & insuffisantes pour luy. La contrainte où il est de rester à sa place, le peril qu'il court si on le change d'air & de terroir, la violence & l'agitation que l'on ne se peut dispenser de luy faire, si on le transplante, font pour luy de malheureuses différences

46 MERCURE

entre nostre condition & la sienne, qui font paroistre la nostre plus capable d'immortalité, quoy que la sienne, par science & par art pourroit aussi y parvenir, si l'on s'en vouloit donner les soins & la peine. Mais il n'est pas étrange que ce que l'homme ignore & neglige pour luy-mesme, il l'ignore & le neglige pour les autres Creatures, qu'il croit & trouve inferieures à luy.

L'arbre est mesme une preuve de la possibilité de l'immortalité, puis qu'exposé aux rigueurs des hivers les plus rudes, & sans apporter aucun soin pour la pu-

reté & l'abondance de sa nourriture, il parvient par la seule force de la nature à une vieillesse qui surpasse celle de l'homme. Si l'art aidait la nature, il est aisé de s'imaginer qu'il iroit encore bien plus loin. On pourra me dire que l'art embarrasse quelquefois la nature plus qu'il ne l'aide. Je réponds qu'il n'y a que le faux art, car le vray art luy aide, & nous en avons mille preuves, dont je ne veux prendre que celle des Orangers, que l'on fait croistre par art aux Pays froids, eux qui naturellement ne viennent qu'aux Pays chauds.

48 MERCURE

On me dit que si l'arbre meurt, ce n'est point le deffaut de la substance de la Terre, puis que si l'on en plante un jeune au mesme endroit, il viendra, & croîtra jusques au point du premier & de l'ancien arbre dont je viens de parler. Je répons, que les besoins de ce jeune arbre sont d'abord si mediocres, que n'égalant pas ceux du grand arbre, la Terre, quoy qu'épuisée de substance, en a encore assez pour l'entretenir, ce qu'elle ne pouvoit faire pour le grand arbre dont les besoins estoient plus grands, & qu'autant que les besoins

soins du jeune arbre ayent égalé ceux du grand, ce qui n'arrive que peu à peu, & qu'en un long-temps la Terre a le loisir de reprendre ses forces & sa substance, & après entretient & nourrit l'arbre jusqu'au point que ses besoins ne surpassent point sa substance ; car pour lors n'y pouvant plus subvenir, l'arbre meurt comme l'ancien dont j'ay parlé cy-devant.

La mort, encore une fois, vient de l'ignorance, & l'Ecriture nous parle, quoy que fort succinctement, d'un certain arbre de vie, qui estoit dans le Paradis terrestre.

NOV. 1692.

E

50 MERCURE

près l'arbre de science du bien & du mal. Cecy se peut-il entendre à la lettre ? Est-il un arbre qui puisse produire la science du bien & du mal ? N'est-ce point une similitude, & n'est-ce pas comme qui diroit, que qui sçauroit ce qui est bon, & ce qui est mauvais, ne mourra point ? Ces choses méritent, ce me semble, quelque attention & quelque reflexion.

La mort n'est point naturelle, puis qu'elle est la fin des choses naturelles. On se porte à tout ce qui est naturel, sinon avec plaisir, du moins sans peine. Boire, manger, dormir, ne font point de

GALANT. 51

repugnance. D'où vient donc que l'on appréhende tant de mourir ? Il faut que la mort soit contre nature , puis que naturellement on la craint. Si la mort est contre nature , naturellement on ne doit point mourir ; mais dès qu'on croit une chose impossible , on ne s'applique point à sa recherche. Tous les hommes sont dans cette croyance à l'égard de l'immortalité corporelle. Il est donc à présumer qu'ils ne s'y sont pas appliqués , & il n'est pas étrange s'ils n'y sçavent rien. Ce qui m'étonne , c'est que l'homme aime à

E·ij

52 MERCURE

vivre , & qu'il n'en cherche point les moyens ; qu'il s'est occupé & perfectionné dans mille arts inutiles , & qu'il a négligé de sçavoir ce qui peut faire sa conservation , & qu'il tâche plutôt de trouver des raisons pour établir la nécessité de mourir , que pour trouver la possibilité de ne point mourir. Peut-estre que s'il eust employé à cette dernière le temps qu'il a donné à la première , il en eust reçu plus de fruit. On me dira que les Medecins ne cherchent autre chose. Je réponds que ce n'est point leur occupation , & que bien loin de

s'y employer, ils croient, comme tout le reste du monde, que ce seroit tenter l'impossible. Leur art, qu'un des plus sçavans appelle l'art de guerir, ne regarde que la cure des maladies. Qui sçauroit l'art et l'usage des alimens, non seulement ne seroit point malade, mais encore il pourroit ne point mourir; car on n'est malade, et l'on ne meurt, que par le defect de la substance necessaire, ou par l'abondance des choses superfluës, & de ce rang sont les impures. Pour remedier au premier inconvenient, il faut éviter de tomber dans ce besoin.

E iij

54 MERCURE

ce qui est aisé, par la fertilité des choses nécessaires, qui ne manquent jamais dans le monde en general, & par le choix des parties des alimens, on éviteroit de tomber dans le second.

Enfin, je ne voy pas pourquoy on trouve tant d'impossibilité à l'immortalité corporelle, car à l'égard de ceux qui croient l'ame immortelle, la moitié & le plus difficile est déjà fait, puis qu'il ne s'agit plus que d'entretenir la partie materielle, qui est le corps; & sion a pû trouver une matiere qui l'ait entretenüe pendant un temps, elle peut l'estre toujours,

parce que cette matiere qui peut l'entretenir, ne manque jamais en general, mais seulement en particulier, par nostre faute, ou par nostre ignorance; & à l'égard de ceux qui pourroient douter de l'immortalité de l'ame, sans m'amuser à les convertir, je leur diray seulement, que si l'ame dépend de la matiere, & qu'il ait esté possible d'entretenir cette matiere pendant un temps, il peut estre possible de l'entretenir en tous temps. Je ne repeteray point ce que j'ay dit cy-dessus pour l'entretien de la partie materielle. La seule difference qu'il faudroit

E iiiij

56 MERCURE

faire en ce cas, c'est de poser le tout matériel, au lieu de la partie.

On pourra me dire qu'on peut entretenir le corps pendant un temps, mais qu'on ne peut l'entretenir toujours, ce que l'on voit arriver par la vie des uns & la mort des autres, quoy que gouvernez d'un mesme regime. Je répons que c'est le mauvais usage des alimens & des choses nécessaires à la vie, qui fait que l'on ne l'entretient pas toujours, & que puis que, quelque mauvais usage que nous en fassions, ils nous entretiennent pendant un temps, si nous en faisons un bon

usage, ils pourroient nous entre-tenir toujours.

Il y a encore une infinité de raisons pour prouver l'immortalité corporelle, que j'ay jugé à propos de soustraire, de peur de rendre cet Ecrit ennuyeux par sa longueur.

On me dira que je parle contre l'usage que l'on fait des alimens, que je l'appelle mauvais, mais que je ne prouve point en quoy il est mauvais.

Je croy que ce que je vais dire suffira pour le prouver, sans beaucoup d'autres raisons que je pourrois ajoûter. On prend des alimens

58 MERCURE

de maniere , que la nature est obligée d'en rejeter la plus grande partie. Ce qu'elle rejette luy est inutile & étrange , & ne peut que l'embarasser. S'il estoit autrement , elle ne le rejetteroit pas. La separation des parties qui luy sont necessaires , d'avec celles qui luy sont inutiles , cause une peine & un travail qui use le corps , & c'est mal s'y prendre pour le faire durer que de luy donner de la fatigue , sur tout quand il a besoin de reparer ses forces. On ne luy donne des alimens que pour les reparer , mais on les luy donne si grossiers , que le travail qu'il

fait pour en separer & rejeter les parties impropres à sa substance , le remet presque au mesme besoin où il estoit de se reparer. Comment peut-on , en suivant un pareil usage , ne pas s'appercevoir que c'est ce qui nous fait mourir , & que qui épargneroit au corps cette peine , le fortifieroit sans qu'il souffrist de diminution? Le seul travail que le corps doit faire pour conserver sa vie , est de changer en chile , & de chile en sang , les substances qui luy sont convenables. Dès qu'on le détourne de cette action pour en faire quelque autre , on interrompt

60 MERCURE

l'ordre de sa conservation, & peu à peu on le fait mourir ; car il est certain que la chaleur & les forces qu'il employe à la separation des matieres qui luy sont propres d'avec celles qui luy sont impropres , sont une chaleur & des forces qu'il auroit employées à transmuier en chile & en sang les substances que l'on auroit pû fort aisément luy donner pures , & comme la dissipation des esprits est continuelle, il faut pour conserver la vie , que la reparation de ces esprits se fasse continuellement, ce que l'on empêche lors que l'on occupe les forces & la chaleur na-

GALANT. 61

turelle à faire cette separation de matiere , de laquelle separation on pourroit , & on devroit dispenser & soulager le corps.

Voila à peu près pour la theorie , ce que je crois necessaire de penser sur ce sujet.

A l'égard de la pratique, je diray seulement & simplement, ne jugeant pas à propos d'en dire davantage , pour ne point entrer dans des particularitez trop basses , que nous ne nous servons pas des alimens dont nous devrions user , & que nous nous servons de plusieurs, dont nous devrions

62 MERCURE

nous abstenir ; que nous ne faisons point des alimens l'usage que nous en devons faire ; que nous les prenons hors de temps , faisons & besoins , & qu'aussi le trop & le trop peu causent nostre mort. Cela, & bien d'autres choses seroient à considerer , & il me semble que la consequence & l'importance du sujet meriteroit bien que l'on donnast à quelques gens de bon sens de quoy vaquer pour parvenir à ces connoissances. Ce seroit du temps & de l'argent mieux employé que celui que l'on donne pour des inutilitez dont on se passeroit mieux que de vivre.

GALANT. 63

Du moins si l'on ne pouvoit tout d'un coup arriver à ce degré de science nécessaire pour atteindre l'immortalité, on pourroit toujours trouver les moyens de vivre bien plus longtemps, & bien plus sainement. Je diray encore que c'est le mauvais usage que l'on fait des alimens, qui est cause que l'on voit des personnes dans un excès de maigreur ou de graisse, fort contraire à la santé, qui peut mesme conduire à la mort, & que si l'on faisoit un bon usage des alimens, ils pourroient seuls nous conserver la vie, suivant les temps &c.

24 MERCURE

la maniere dont nous en usons.

Si ce Discours paroist extraordinaire , il faut se souvenir que toutes les choses que l'on ignore paroissent ainsi , & que le premier qui parla des Parties du Monde qui nous sont les dernieres connuës , eut bien de la peine à se faire croire , & à trouver des auditeurs dont il n'essuyast point de railleries.

On voit naistre des Hommes illustres dans tous les climats. L'Isle de Carantia, toute farouche qu'elle est, a produit

GALANT. 65

le fameux Astrologue , dont
je décris l'avanture ; je n'y
ajouterien. Voicy ce qu'il en
a laissé luy-même à une Dame
de qualité qui n'est pas fort
éloignée de Paris.

Je me trouvay du pan-
chant pour l'Astrologie pres-
que dès le berceau, & l'Etoile
dont je suis marqué au front
du jour de ma naissance , est
sans doute un presage de l'ins-
tinct que je devois avoir pour
la contemplation des Astres.
Privé de mes parens dans une
saison de la vie , où le cœur
s'ouvre tout entier au plaisir,

Novembre. 1692. R.

66 MERCURE

je resolu de traverser les Mers , de porter avec moy toute ma fortune , & de chercher les plus habiles Astronomes dans les quatre Parties du Monde. Comme il y a près de quarante-huit ans que l'Univers est ma Patrie, passant sans cesse de Royaume en Royaume , plusieurs Volumes ne suffiroient pas pour décrire toutes mes avanrures. Je ne parleray donc que de la plus recente, pour satisfaire la charmante personne qui l'exige de moy. Après avoir veu tout ce qu'il y a de plus beau

GALANT. 67

dans l'Asie, l'Amerique, & l'Afrique, je m'embarquay au Port de Tunis pour la France, que les Etrangers conviennent estre le plus agreable sejour de l'Europe. D'abord la navigation parut heureuse, mais dans le calme le plus trāquille, les vents furent irritez, le Ciel parut en feu, & la mer fut ébranlée. Lors que le Pilote s'abandonnoit au gré des flots, qu'on s'embrassoit les uns les autres, qu'on se disoit le dernier adieu, qu'on n'attendoit plus qu'un coup de mer pour estre précipité dans les abismes, le

F ij

68 MERCURE

Vaiffeau brifa contre un rocher à trois milles de Marfeille. Je me fauvay fur une planche malgré l'orage , & me trouvay dans un lieu champêtre , d'où j'apperceus de loin une maifon affez propre. Ma difgrace dans cette occafion me fut une efpece de privilege pour tout ofer. Je tire des forces de ma foibleffe , je marche , je m'approche d'une avenue , où je trouve une Beauté fi charmante, que toute l'éloquence des Amans les plus polis auroit peine à l'exprimer. Pour moy , qui n'ay

jamais rien entendu dans le
 mystere de l'amour, je l'avouë,
 rien ne m'a paru si accompli
 dans tous les climats du mon-
 de. Qui l'auroit cru, que ma
 destinée eust esté si heureuse?
 Mais ce qui me toucha plus
 que tout le reste, ce fut la
 maniere honneste dont elle
 m'introduisit dans sa maison,
 donnant ses ordres pour m'y
 faire recevoir du soulagement
 dans tous les besoins où se
 trouve un malheureux nou-
 vellement échapé du naufra-
 ge. Je fus mesme contraint
 d'y passer la nuit. Le matin,

70 MERCURE

je m'informay du nom de cette aimable inconnuë , qui s'appelloit Cydippe , & je me disposois à continuer ma route , après luy avoir rendu mille actions de graces. Que je fus agréablement trompé dans mon projet ! Elle me pria avec instance de demeurer au moins huit jours pour me délasser un peu de mes fatigues , & m'ordonna de luy déclarer ma naissance , ma Patrie , & ma profession. Il est aisé de juger que je me soumis avec plaisir à des prieres si obligantes , & à des loix si dou-

GALANT. 71

ces. Après que je luy eus témoigné que j'estois confus des bontez qu'elle avoit pour un Erranger, elle me conduisit dans un sombre boccage, où je ne pus me dispenser de luy décrire l'histoire de ma vie, telle que je viens de la dépeindre, en y ajoûtant des circonstances beaucoup plus propres à me faire connoître. J'obéis à vos ordres, trop charmante Cydippe, luy dis-je, & je serois au comble de ma joye, si le portrait que je vais vous tracer estoit assez beau pour vous plaire.

72 MERCURE

Je suis né dans une Isle de la grande Tartarie , éloignée de plus de quatre mille lieuës de ce Royaume. Je m'appelle Theopiste, qui signifie immortel selon l'idiome de nostre langue. Mon Père estoit souverain Sacrificateur du Soleil, car c'est le Dieu qu'on adore dans nos climats , mais avec tant de superstitions qu'on luy immole par un aveuglement bizarre, tous les Cadets. des deux sexes. Comme j'estois l'ainé de cinq enfans , mon sort fut de vivre , & d'estre élevé dans le Vestibule du Temple.

GALANT: 73

Temple avec beaucoup de de soin. Je m'appliquay dès ma plus tendre jeunesse à l'étude de l'Astrologie, & je fus assez heureux pour découvrir le faux de cette Divinité chimerique que j'adorois comme les autres. Ainsi à l'âge de quinze ans, je quittay ma Palme ne portant avec moy qu'une Ceinture de Diamans d'un grand prix, & resolu de voyager dans toute la Terre habitable pour y découvrir la véritable Religion, & pour apprendre les belles Lettres. J'oubliois de vous dire que

Novembre 1692. G

74 MERCURE

j'étois déjà plus idolâtre d'une jeune Beauté, que je ne l'étois du Soleil. Sans doute il s'en fallut peu que ses charmes ne me fissent changer de sentimens. Vous rougissez, trop aimable Cydippe, au seul nom d'amour, mais que votre pudeur ne s'alarme point. Vous apprendrez bien-tôt par la suite de mon histoire, que c'est la seule occasion où mon cœur s'est laissé vaincre aux appas des personnes de votre Sexe. L'étude a toujours été ma passion dominante. J'ai fait tout le tour du monde,

sans autre veüë que d'apprendre tout ce qu'un honneste homme doit souhaiter de sçavoir. Je choisissois dans la Capitale de chaque Empire les Maistres les plus éclairez, étudiant dans l'une la Philosophie des Sages, dans l'autre l'Histoire des Empereurs; icy les plus beaux secrets de la Nature, & là, l'usage du monde le plus poly; par tout, ce qu'il'y a de plus exquis dans les Mathematiques, tous les raffinemens de la Geometrie, les subtilitez de l'Algebre, les elevations de l'Astronomie, la

G ij

76 MERCURE

Sphere , & l'usage des Globes ;
la Phisionomie , la Geomance , la Chiromance , & la Rouë de Pithagore , sans obmettre la Geographie , les Fortifications , la Musique , & la Poësie. Je n'ay pas aussi negligé les Langues qui m'ont paru les plus utiles , l'Hebraïque & la Syriaque , la Chaldaïque & la Grecque , l'Italienne & l'Espagnole , la Latine & la Françoisë. Pour ce qui regarde la dernière , à laquelle je me suis fort attaché , comme elle est sujette au changement , peut-estre me manque-

t-il beaucoup de cette politesse, qui en fait le principal agrément. Il y a déjà quelques années que je l'appris d'un fameux Missionnaire de France, qui convertit à Ispaham un grand nombre de Persans à la Foy Catholique. C'est celuy que le Ciel m'avoit destiné pour me convertir moy-mesme. Il me fit voir par des argumens si plausibles qu'il y avoit un Dieu, Createur du Soleil & des Astres, de la Terre, & de tous les Estres, que ce Dieu s'estoit incarné dans le sein d'une Vierge, &

G iij

78 **MERCURE**

tous les autres Misteres; sur tout il me justifia si bien l'harmonie miraculeuse, & les admirables rappotts de l'ancienne Loy avec la nouvelle, qu'il me fut aisé d'abjurer mes anciennes erreurs. Je m'appliquay ensuite à l'étude de l'Ecriture, de la Theologie, & des Peres avec assez de succès, pour attirer plusieurs Infidelles de diverses Provinces dans le party de la veritable Eglise.

Voilà, trop aimable Cydippe, l'abregé de l'histoire de ma vie. Si je me fers de paroles un peu tendres pour vous

ouvrir mon cœur, n'en foyez pas surprise. Je connois déjà vostre vertu, je lis dans vos yeux l'innocence de vos mœurs, & j'estime infiniment plus cette profonde sagesse, qui me paroist marquée sur vostre front, que cette ravissante beauté, qui doit passer en France pour un des plus rares chef-d'œuvres de la Nature. Aussi ne dois-je entreprendre que l'éloge de vostre mérite caché, sans rien dire de ces avantages sensibles qui vous attirent par une heureuse nécessité l'estime, l'admira-

G iiij

80 **MERCURE**

tion, & les cœurs de tout le monde. Mais comme il n'y a point de louange comparable à celle d'en estre digne, vous devez l'attendre de la verité, & non pas de la flaterie. La flaterie est l'écueil de ceux qui ne regardent les choses qu'avec les yeux de l'ambition. Elle est la perte du genre humain ; toujours odieuse. Elle corrompt tout, & il y a autant de honte à l'employer, qu'il y a d'honneur à louer les personnes qui ont un vrai merite. Au reste, comme j'ay toujours passé pour un hom-

me sincere dans mes tableaux,
il est de mon interest de les
rendre naturels & sans artifice.
Entre tous les temperamens,
le vostre est sans doute le plus
heureux. Il est vif, sans em-
portement, complaisant sans
foiblesse, noble sans fierté,
intrepide sans ostentation, re-
gardant toujours les choses
par l'endroit le plus doux
dans les chagrins de la vie,
perdant le souvenir de vos
disgraces par la comparaison
de celles des autres, & sçachant
conserver dans la bonne for-
tune tout l'usage de vostre

82 MERCURE

vertu. Il ne seroit pas necessaire de rien dire du caractere de vostre esprit , qui sçait naturellement bien penser & rencontrer d'abord ce qui ne vient aux autres que par de longues reflexions. Il est d'une vivacité fine , d'un discernement juste, d'une vaste capacité , d'une profonde érudition. Il suffiroit de vous entendre parler, pour admirer en vous cette douceur d'expression qui ne laisse rien languir , ce raffinement d'intelligence qu'on ne conçoit que dans la pureté du goust le plus

GALANT. 83

exquis & le plus sain ; cette énergie de discours qui met les choses dans leur plus beau jour , & qui les fait penser noblement. Me seroit-il permis, trop aimable Cydippe , de mesurer vostre cœur par la portée de vostre esprit ? Il est tendre, mais il est pur ; il est grand , mais il est droit, toujours noble , toujours magnifique , toujours content , toujours fidelle , jamais alarmé, jamais vaincu. Il ne trouve point d'obstacle qu'il ne surmonte, de difficultez qu'il ne vainque , de peril qui l'épou-

84 MERCURE

vante. Il ne s'est jamais attaché qu'à un seul objet, il l'aime, & l'aimera toujours d'un amour innocent & chrestien, d'un amour sans partage, sans interest, sans foiblesse, sans imperfection. Par quel destin la plus belle ame qui fut jamais se trouve-t-elle donc aujourd'huy accablée de chagrins? J'en connois la cause, je l'ay leuë cette nuit dans les Astres, & comme rien n'échape à mon Astrologie, j'ay remarqué avec douleur que vous estiez éloignée du cher objet de vos tendresses. Que

GALANT. 85

j'ay de joye d'avoir esté contraint de demeurer avec vous, pour vous dire que le calme doit bien-tost succeder à l'orage !

*Les chagrins d'un Amant sont
dépeints dans vos yeux ,
Trop aimable Cydippe, on y
voit la tristesse*

*Combattre avec l'amour sans
art & sans foiblesse.*

*Consolez-vous , bien-tost on
calmera les Dieux.*

Mais quoy , je suis interrompu ; j'apperçois quelqu'un à l'entréc du Boccage.
Apparemment qu'on cherche

86- MERCURE

à vous parler , souffrez que je me retire. Non, dit Cydippe, continuons nostre entretien. C'est une Parente avec un Frere & deux Sœurs qui m'accompagnent dans le triste séjour où vous m'avez trouvée , & quoy que je ne doute point que vous n'ayez déjà connu le secret de ma douleur , je suis bien-aïse de vous en faire moy-mesme la confidence.

Quoy que ne je sois pas du sang des Rois , ma naissance est des plus illustres , & ma fortune n'est pas moins avan-

GALANT. 87

tageuse. Libre & maistresse de mes droits par la mort de mes proches , cette Parente que vous voyez m'éleva d'une manière si noble , que je puis dire quelle me fit presque goustier la vertu avec le lait, n'attendant pas que ma raison fust entièrement éveillée, pour me donner le premier ply de leur sagesse que je devois avoir au temps de ma force. Agée de seize ans, mille raisons de bienfancee, & de justice, nous engagerent de donner entrée chez nous à un jeune Cavalier, sage, bienfait, riche, puis-

88 MERCURE

fant , aimé , & enfin l'on re-
marquoit je ne scay quoy
d'honneste & d'heureux ré-
pandu dans toutes ses actions,
qui gagne , & qui captive les
cœurs.

*Il faisoit éclatter aux yeux de
tout le monde ,*

*Son esprit , sa douceur , sa
sagesse profonde.*

Certains interets qui nous
estoienc communs , nous
ayant appellez à Paris , où
nous avions même maison ,
même table , mêmes plaisirs ,
vous jugez assez , cher Theo-
piste , qu'il m'y donna mille

preuves d'estime, de tendresse
& d'attachement, mais d'une
maniere si respectueuse que je
ne pus m'empescher de l'ai-
mer, sans trahir neantmoins
les devoirs de la vertu.

*Lors que je fus bien informée
Que j'estois tendrement aimée,
Après avoir quelque tems re-
sisté,*

*Comme on le doit avant que de se
rendre,*

*D'un amour également tendre
Mon cœur l'aima de son costé.*

Comme il vaquoit alors une
Charge des plus considerables
à la Cour, où son merite l'a-

Nov. 1692.

H

90 MERCURE

voit déjà fait connoître, il en fut bien-tost revestü. La beauté de son esprit, sa profonde capacité, sa vigilance laborieuse, sa prudence consommée, ses tours insinuans, son air gracieux, ses manieres engageantes, en un mot, tout ce qui distingue les grands hommes, le fit bien-tost aimer du Prince, honorer des Courtisans, estimer de tout le monde. En effet, il est le charme inévitable des cœurs, le Ciel prodigue semble n'avoir versé tous ses tresors en son ame, & ce qui est beaucoup plus,

GALANT. 91

c'est que j'en suis tendrement aimée. Je ne sçay, cher Theopiste, si vous ajouterez foy à tout ce qui me reste à vous dire de nostre amour reciproque. Il y entre toute la vivacité, toute la tendresse qu'on se figure dans les Amans les plus heureux, mais tout y est si pur & si chaste, que nous vivons ensemble depuis dix ans, comme si nous estions de purs esprits, & peut-estre que la France auroit peine à laisser à la posterité l'exemple d'un amour mieux gouverné par la raison, & mieux réglé

H ij

92 **MERCURE**

par la sagesse. Nous sommes si persuadés l'un & l'autre de la fermeté de nos chaînes, que nous voyons indifferemment ce qu'il y a de plus aimable dans les deux Sexes, sans jamais former aucun soupçon de nostre mutuelle fidélité. Je suis de toutes les parties de divertissement, au Bal, à l'Opera, dans les Jeux, dans les Cercles, inventant de nouvelles manieres de réjouir mes Amis, qui plaisent par le charme de la nouveauté, les recevant en foule pour les regaler avec un air de grandeur

qui m'éleve beaucoup au dessus de ma condition. Je n'aurois garde de m'aplaudir ainsi moy-mesme, si je n'avois dessein de vous faire comprendre que mon Amant me voit par là caressée, aimée de tout le monde, sans que rien puisse troubler cette charmante paix qui fait l'assaisonnement de tous mes plaisirs.

Mais que dis-je, Ay-je déjà perdu le souvenir du déplorable état où vous me trouvez? C'est ce Tirsis même que jadore qui m'a releguée dans cette solitude champêtre.

94 MERCURE

Quelle estrange catastrophe pour moy ! Dans cette aimable saison où il partage à la Cour de Fontaine-bleau , tout ce qu'inspirent les délices & la joye , je me trouve ici seule sans autre consolation que celle de mes soupirs & de mes larmes. Ne me demandez point la cause de ma disgrâce, je ne la connois pas , mon cœur ny ma raison ne me reprochent rien. Cependant il m'ordonne de me retirer , j'obéis , & je pleure sur des chaînes que je ne puis rompre sans desespoir , car je l'aime tou-

GALANT. 95

jours malgré les rigueurs de mon sort, soit qu'il m'appelle auprès de luy, ou qu'il m'ôte la vie. Mais quoy? Puis-je me plaindre de mon aimable Thirsis, après dix ans d'une fidélité à l'épreuve de tous les orages? Auroit-il cessé de m'aimer? Non, Thirsis, vous n'êtes pas l'auteur de la plus cruelle separation qui fut jamais, c'est l'Amour.

L'amour même jaloux

De voir sous son Empire.

*Deux jeunes cœurs unis par les
nœuds les plus doux.*

*Trouble nôtre repos, & cause
mon martyre.*

96 MERCURE

C'est donc ce Dieu volage & libertin, ennemy de la vertu & de la sagesse, que j'accuse de la fatalité de ma destinée. Amour, impitoyable tiran, ne te flatte pas de surprendre mon cœur. Amour, corrupteur de l'innocence, n'interromps point le cours de mes soupirs. Je sens ma tendresse alarmée, & j'aime tout de Tirsis jusqu'à mes propres douleurs. Oüy Tirsis, je chéris mes maux, & je ne puis souffrir que tu les partages avec moy. Laisse dire à mes yeux le desespoir
de

de mon cœur, je ne veux que les Forests pour témoins de mon martyre, & il fuffit que les rochers par leurs triftes échos repetent toutes mes douleurs.

Permettez moy, luy dis-je, de vous interrompre ici. Je l'avouë, trop aimable Cydippe, pendant que vous parliez, je n'ay pû m'empêcher de m'attendrir, & j'ai mêlé mes larmes avec les vôtres, mais il eft temps que la joye fuccede à la triftelfe. J'ofe vous affurer que vous reverrez bien-toft votre cher Tiffis,

Nov. 1692. I

98 MERCURE

avec plus d'agrément que jamais. Calmez vos craintes & vos frayeurs ; retirez-vous pour prendre quelque repos, tandis que j'iray chercher un Instrument d'Astrologie dont j'ay besoin, pour vous mieux expliquer dans la suite tout ce qui vous doit arriver sans en obmettre aucune circonstance. Je trouvay heureusement un Astrolabe, mais comme le Ciel estoit tout obscurcy de nuages sombres & grossiers, & qu'il estoit impossible de travailler, Cydippe me pria d'étudier la

GALANT. 99

Phyſionomie d'Arnoul, d'Iris,
& de Cleonice, ſon Frere, &
ſes deux Sœurs. Je me fis un
vray plaifir de luy donner
cette ſatisfaction, dans le
temps meſme qu'elle me la
demandoit. Arnoul, luy
dis-je, chere Cydippe, trom-
pera l'attente de ſon Gouver-
neur & de ſes Maîtres. Si ſes
premieres années ne pro-
mettent pas beaucoup pour
les belles Lettres, ſemblable
à ces fruits qui ne meurent
que lors que le Soleil les pe-
netre de ſes plus vives ardeurs,
quand ſa raiſon ſera dévelo-

I ij

100 MERCURE

péc de certains nuages qui l'obscurcissent , on le verra d'un goust exquis pour les sciences. Tous les traits de son visage sont heureux , & marquent qu'il portera bien loin la vivacité de son esprit. Il doit estre insinuant , doux , agreable , judicieux , n'ayant que des inclinations nobles , aimant à remplir ses devoirs , cherchant par tout le solide , & ne dégénérant jamais de la probité de ses Peres.

Iris est naturellement née spirituelle & judicieuse , prudente & modérée. Elle excel-

GALANT. 101

lera en tout ce que doit sçavoir une Fille de sa qualité, la Danse, la Musique, les Instrumens, & ce qui merite beaucoup plus d'éloges, c'est que sa douceur, sa modestie, sa pieté la feront passer pour un prodige, capable d'attirer l'admiration des Sages, & d'irriter la jalousie des Libertins.

Cleonice, sa Cadette, aura plus de ce qui plaist aux esprits superficiels, qui jugent moins des choses par ce qu'elles sont, que par ce qu'elles paroissent. Ses manieres enjouées & caressantes auront ce je ne sçay

I iij

102 MERCURE

quoy qui se fait plus aimer que le sérieux & le solide. Il fera beaucoup plus nécessaire de la presser sur ses devoirs de Religion que les deux autres, de qui l'on peut dire qu'ils ont l'ame naturellement chrestienne. Cependant il est certain qu'elle est née avec un bon cœur, & sous une heureuse constellation, qu'elle fera une grosse fortune, non pas de celles qui naissent & qui viennent toutes seules, mais de celles que l'on sème, que l'on cultive, & qui naissent du mérite.

C'est à vous, après Dieu,

GALANT. 103

Chere Cydippe, qu'ils seront
éternellement redevables de
ces grands talens qui doivent
servir de spectacle à la poste-
rité. Ces rares exemples de
vertu que vous leur donnez
chaque jour, cette solide pie-
té qui les prévient sans cesse
contre les folies du siècle,
cette adresse à leur dire le
mot du Seigneur, lors que le
cœur est le plus ouvert à la
joye, cette douce fermeté qui
calme en eux les saillies d'une
jeunesse naturellement impe-
tueuse & sans regle, tant de
rares qualitez dans une Sœur

L iiii

104 MERCURE

d'un mérite si universellement reconnu, ont produit, & produiront toujours des effets merveilleux. Voilà en peu de mots ce que j'avois à vous dire sur leur sujet, pour satisfaire vostre innocente curiosité. Mais puis que les Astres & les Estoiles se découvrent à nos yeux, profitons de cet heureux moment pour les consulter sur vostre destinée. Après m'estre informé de Cydippe mesme du point de sa naissance, je montray mon Astrolabe, je mesuray les douze Signes, je contem-

GALANT. 107

play les sept Planettes , je jettay les figures misterieuses que nostre Art nous enseigne, & comme elle s'apperçut bien que mon entreprise n'estoit pas l'ouvrage d'un jour, elle me dit avec ces manieres honnêtes & gracieuses qui accompagnent toutes les actions, vous avez besoin de repos, cher Theopiste, je vous conjure de ne vous point trop appliquer. Si ma solitude vous plaist, comptez que vous estes chez vous, & que vous ne sçauriez plus m'obliger, que de passer icy le reste de

106 MERCURE

l'Automne. Je receus tous ces témoignages de bonté avec beaucoup de respect & de reconnaissance, résolu néanmoins de continuer ma route aussi tost que j'aurois découvert ce que je cherchois pour la satisfaire. L'intemperie de la saison presque toujours sombre & nebuleuse, fut cause que je travaillay plusieurs nuits assez inutilement, mais enfin le quatorzième jour, je fus assez heureux pour découvrir Saturne dont j'avois besoin. Quelle joye pour moy, lors que je remarquay des Si-

ignes sensibles du futur bonheur de ma charmante Hôtesse ! Je courus rapidement la chercher , pour luy annoncer une nouvelle qui devoit faire la félicité pour le reste de sa vie , & l'ayant surprise sur le bord d'un ruisseau , toute baignée de ses larmes , elle fut surprise à son tour de me voir l'approcher avec un visage aussi serein & tranquille que j'avois paru rêveur & farouche lors que je speculois les Astres , les raisons de sympathie , la force Magnetique , & les vertus occultes.

108 MERCURE

Ne vous étonnez pas de ce changement, luy dis-je, trop aimable Cydippe, le Ciel s'est enfin déclaré en vostre faveur, & vous promet mille & mille prosperitez. Vous verrez bientôt Tirsis, le seul objet de vos tendres amours. Il vous a toujours aimée plus que luy-mesme, & vostre bannissement n'est autre chose qu'une épreuve qu'il a voulu faire de vostre vertu, puis qu'il vient pour vous épouser. Mais ce qui doit augmenter vostre joye, c'est que se conformant à vos desirs, il se contentera

GALANT. 109

de vous donner son cœur , & de posséder le vostre , sans vous assujettir à ces loix de l'himenée , qui vous ont toujours paru si humiliantes , & si peu propres à resserrer les nœuds d'une chaste alliance. Lorsque vous vous serez donné des marques reciproques de l'amour le plus tendre , & tel que ie viens de le dépeindre , vous retournerez à la Cour , où vos charmes brilleront avec plus d'éclat que jamais , & vostre Epoux y sera comblé des bienfaits du Prince , qui le doit employer aux

110 MERCURE

Negociations les plus honorables, & les plus importantes. Jouïſſez donc en paix de voſtre bonne fortune, trop aimable Cydippe, & me permettez de vous quitter après vous avoir proteſté que je beniray toujours le iour de mon naufrage, puis que..... Mais j'apperçois un Cavalier qui vient à nous. Ah, Theopifte, me dit Cydippe, ne me quittez pas, c'eſt Tirſis, & ie goûte déia l'effet de vos promeſſes. Icy, ie l'avouë, ie reſſentis mon ame comme enlevée hors de moy même.

GALANT. III

Saifi, transporté, ne me possédant pas, ce ne fut qu'avec peine que je rappellay mes esprits, pour estre le spectateur de ce qui se passa dans cette entrevuë. Cydippe, de son costé se trouva si saisie, qu'elle ne put prononcer une parole, mais ses beaux yeux fixement attachez sur ce cher objet de son amour, estoient mille fois plus éloquens que n'eussent esté ses discours. Tirsis qui sentit bien la cause de son silence, se ietta d'abord à ses pieds, où après l'avoir priée d'une voix entrecoupée

112 MERCURE

de sanglots & de soupirs, de luy pardonner, il se levé, ils s'embrassent, ils laissent quelque temps leurs larmes se confondre les unes avec les autres sans se rien dire. Cydippe luy déclare ensuite qu'elle a connu parfaitement que son exil n'avoit esté qu'une épreuve, & que sa tendresse, bien loin de diminuer, s'estoit fortifiée par l'absence. Mais pourquoy vous éprouver, reprit Tirsis? Après l'amour que vos charmes innocens m'ont inspiré, ne vous devois je pas l'hommage de tous mes vœux, & pouvois-je avoir du

GALANT. 113

soupçon de votre inconstance? Cependant il ne s'agit pas ici de grandes réflexions, trop aimable Cydippe. Je viens pour faire avec vous une alliance éternelle, & comme nostre union depuis dix ans a fait penser à la Cour que vous ostiez mon Epouse, j'ay cru qu'il estoit à propos de conclurre nostre hymen dans ces lieux écartez, & vous apprendrez par la suite que votre exil prétendu n'étoit qu'un prétexte pour en faciliter les moyens. Allez donc vous parer de vos plus beaux

Novembre, 1692. K

114 MERCURE

ornemens. Je viens de regler
à Marseille les pompeuses
magnificences de cette feste
que je souhaite il y a si long-
temps. On nous attend à l'E-
glise pour la decider aujour-
d'huy , & demain nous de-
vons partir ensemble pour la
Cour , où le Roy me veut don-
ner de nouvelles marques des
bontez qu'il a pour moi.

*Dans le Temple on arrive enfin.
La , par une chaîne éternelle,
D'une promesse solemnelle.
Les deux Epoux unissent leur des-
tin.*

116 MERCURE

De Medecin, & de Poëte.

*De ces Auteurs pros crits constant Ado-
rateur ,*

*Il en van toit par tout l'excellence &
la gloire ;*

*Il les sçavoit tous deux par cœur ,
Et fier de sa belle mem oire ,
S'érigeoit de luy-mesme en habile
Docteur.*

2

*D'un homme par ces mauvais
guides*

*Bien plus égaré que conduit ,
Que pouvoit-on attendre , & quel en
fut le fruit ?*

*Ses Vers guindez , durs , insipides
Choquoient à chaque mot la Rime , ou
le bon Sens ;*

*Il se piquoit sur tout de les faire à la
haste ,*

*Et son remede unique estoit certaine
paste*

GALANT. II 7

Qu'il faisoit pour blanchir les
dents.

Trop heureux qu'il s'en tinst à ce re-
mede unique ,

Et que sa Verve Foëtique

Fust, quoique grand, le seul mal-
heur

Dont il empoisonna la France:

Il est vray que de l'Auditeur

Il épuiroit bientôt toute la complai-
sance.

Le plus froid, le plus modéré

Le fuyoit ; cependant , quelque fust le
supplice

Qu'à l'entendre on enst endure ,

On luy rendoit toujours justice ,

Et malgré le sombre chagrin

Qu'he las ! mesme encore il nous
donne ,

On baaille , l'on s'endort , mais on
avouë enfin

18 MERCURE

*Qu'en qualité de Medecin
Jamais il n'a tué personne.*



*Enyvré qu'il estoit de ses rares talens,
Par un attentat ridicule,
Ragot du Public incredule
Exigeoit un tribut d'encens,
Et son extravagante audace
Le mettoit au dessus d'Hypocrate &
d'Horace*

*Tout, jusqu'aux sacrez droits de la
Divinité,
Accommodoit sa vanité.*

*Il se plaçoit luy-mesme au plus haut
du Parnasse;*

*Il tranchoit en tous lieux du petit
Apollon,*

*Et, pour mieux en remplir la place,
D'une syllabe enflant son nom,
Se fit appeller Ragoton.*



*Bientost, fier de ce nom, sa petite
Province*

GALANT. 119

De vint pour son mérite un trop estroit
sejour.

Pour le mettre en un plus beau jour
Il s'en vint à Paris chercher les yeux
du Prince,

Et flatté de charmer la Cour
Qui seule luy parut une digne car-
rière,

Y prodigua sa paste & sa Verve gros-
siere.

A s'introduire chez les grands
Cet Apollon nouveau mit toute son
étude;

Il marchoit en Caton à pas graves &
lents.

Malgré son air & fade & rude,
Ne se croyant pas fait pour vivre en
solitude,

Sur le pied d'homme à beaux talens
Il produisoit par tout sa grotesque
figure,

120 MERCURE

Et sans garder pour eux ny respect
 ny mesure,
 Jusqu'en leur cabinet il relançoit les
 Gens.

2

En dépit qu'on en eust Ragot. vouloit
 paroître,
 Mais comme tous ses vœux s'adres-
 soient à la Cour,
 Il crut, pour s'y faire connoître,
 Qu'il devoit feindre un peu d'a-
 mour,
 Et s'attacher à quelque Belle,
 Qui, se faisant bonneur de ses ten-
 dres regards,
 Eust vanter & ses Vers & sa paste
 nouvelle,
 Et le prosner de toutes parts.
 Un jour chez une Dame il rencontra
 Lisette,
 Luy trouva de l'esprit ; enfin

La

*La jugeant propre à son dessein ,
 Le son tomba sur elle ; il luy conta
 fleurette ;
 Mais , par malheur pour luy , son
 cœur ,
 Plus qu'il n'avoit pensé , fut & sen-
 sible & tendre ,
 Et prit pour elle plus d'ardeur
 Que sans doute il n'en vouloit
 prendre.*

2

*Cependant sur le vain espoir
 De réussir au teste-à-teste ,
 Ce sot présomptueux s'accoustume à
 la voir ,
 Et s'assure d'en faire une prompte
 conquête.
 Ainsi , tant comme Amant que comme
 Ambitieux ,
 Se flattant que l'Hymen les unissant
 tous deux ,*

Nov. 1692.

L

122 MERCURE

*Il interresseroit d'autant plustost la
Belle*

*Qu'elle croiroit agir moins pour luy
que pour elle,*

Il s'abandonne à tous ses feux.

Le serieux, le badinage,

Les jeux, les ris, la belle humeur,

Tout par luy fut mis en usage,

Et pour triompher de son cœur,

*Ragot fit ce qu'eust fait l'Amant le plus
flatteur.*

*Il ne negligea rien : mais contre son
attente*

*La place resistant aux vains assauts
qu'il tente,*

*Et ses coups redoublez ne faisant que
blanchir,*

*Il commence à douter qu'il puisse la
fléchir.*

*Pour derniere ressource il fait agir sa
Verve ;*

*C'estoit sa piece de reserve.
 Enfin il voulut s'en servir,
 Et, piqué de la voir à ses feux si re-
 belle,
 Essayer, deust-elle en mourir,
 De la traiter en Vers d'injuste & de
 cruelle.*

S
*Dans ce politique dessein
 Ragot se tourmente, s'agite,
 Se frotte le front de la main,
 De sa Muse amoureuse implore, solli-
 cite,
 Et l'inspiration, & le secours divin,
 Et d'un air à calmer le plus sombre
 chagrin,
 Grimace en Singe qu'on irrite.
 Tantost debout, tantost assis,
 Tantost extasié, tantost de sens rassis,
 Il change à tous momens & d'humeur,
 & de place,*

L ij

124 MERCURE

*Frappe du pied la terre, au Ciel leve
les yeux,*

Lesroule en Matou furieux,

Et bave comme une Limace.

*Il se fraploit la teste, & resvoit d'une
ardeur*

A produire un petit miracle ;

*Mais trouvant dans ses Vers obstacle
sur obstacle,*

*Et se couvrant le front d'une vaine
sueur,*

*Enfin trop fatigué de la double tor-
ture*

*Que luy donnoit pour lors la Rime
& la Raison,*

Il crut, pour aider la Nature,

*Qu'il pouvoit, sur le pied d'Amy de
la maison,*

*En user librement, & changer de
posture.*

Ainsi ce Bastard d'Apollon

GALANT. 125

*A gigots étendus se jetta sans façon
Sur le lit de Lisette, & là grattant sa
teste,*

*S'écria d'un ton fou ; la hache est-elle
preste ?*

*J'en ay plus de besoin qu'autrefois
Jupiter*

*N'en eut quand de Pallas il voulut
enfanter.*

*Si pour si peu de chose on luy fendit la
sienne,*

*Hé de grace, Messieurs, qu'on me
fende la mienne ;*

*Car enfin je suis gros de plus de trois
Sonnets,*

D'une Ode, d'un Epithalame,

*D'un Rondeau redoublé, de quatre
Virelais,*

Et d'une charmante Epigramme.

2

Helas ! ce sont les tristes fruits

L iij

126 MERCURE

*De ma docte & prodigue Veine.
Ses fécondes ardeurs les ont trop tost
produits,*

*Et ma pauvre teste en est pleine.
Sur mon front tout en feu chacun les
peut sentir,*

*Un fardeau si pesant m'accable,
Et ces nombreux Enfans n'attendent
pour sortir*

*Qu'une main prompte & charita-
ble.*

*Qu'on daigne donc me la prêter,
Qu'on me la fende ! Hé quoy , dans
un état si triste*

Veut-on me laisser avorter ?

*Quelle perte, grands Dieux ! Ah ! si
l'on ne m'assiste*

*Ma douleur va bientôt me réduire aux
aboïs,*

*Et ma fécondité me fera rendre l'ame.
Je meurs , mais s'il se peut , qu'on
sauve l'Epigramme.*

*Viste, au secours, j'étouffe, & je sens
que ma voix*

*S'affoiblit, diminue, & se perd dans
ma bouche.*

*Quoy donc, point de pitié pour un
Poète en couche!*

S

*Pendant ce douloureux fracas,
Chacun rioit à grands éclats,
Et ses cris ne touchoient personne.*

*Enfin Lisette, toujours bonne,
Jugeant de son travail par ses yeux de
travers,*

*Se croit à son secours en effet nécessaire,
Court, luy soutient la teste, & sa main
salutaire*

*Le fait, quoi qu'avec peine, accou-
cher de dix Vers.*

*Ce fut ainsi qu'une montagne
De ses gemissemens fit raisonner ja-
dis*

L iiii.

128 MERCURE

*Les lieux les plus lointains d'une vaste
Campagne,
Pour n'enfanter qu'une Souris.*

*§
Délivré qu'il en fut, ah ! ma belle
Lucine,
C'est à vous, cria-t-il, que je dois ce
Dixain.*

*Sans vous, sans vostre main divine,
J'aurois gratté ma test^e en vain.*

*Ouy, peut estre avant sa naissance
Aurois je pleuré son trépas.*

*Ainsi donc agréez que ma reconnois-
sance*

*En fasse un holocauste à vos charmans
appas,*

*Et que sur vos Autels s'offrant en sa-
crifice,*

*Par ma voix qu'il emprunte, il vous
prie en un mot*

D'estre à l'infortuné Ragot

Toujours douce, & toujours propice.

M^r l'Evesque de Nîmes, l'un des quarante de l'Academie Françoisé, ayant fait connoître à la Compagnie que M^s de l'Academie Royale de Nîmes, dont il est le Protecteur, tiendroient à grand avantage une maniere d'association, qui les fist admettre de temps en temps dans ses Assemblées, il fut arrêté qu'ils y seroient introduits avec tous les honneurs dûs à un Corps celebre, qui a esté étably par Lettres patentes de Sa Majesté, & qui a réglé la plupart de ses Statuts

120 MERCURE

sur ceux de l'Academie Françoise. Ainsi, le Jeudy 30. du mois passé, jour choisi pour cette Ceremonie, ils y vinrent prendre place au nombre de trois, & Mr l'Abbé Bégault, Chanoine de l'Eglise de Nismes, qui estoit chargé de la parole, fit un excellent Discours, qui luy attira de grands applaudissemens. Après avoir marqué avec combien d'ardeur ils avoient desiré depuis plusieurs années l'honneur qu'on venoit de leur accorder, il s'étendit sur l'avantage qu'ils recevoient d'estre associez à tant

de grands Hommes, en qui la vertu sincere, le veritable merite, l'érudition profonde, la grandeur & la gloire de tous les Ordres de l'Eglise & de l'Etat se réunissent, & de pouvoir entretenir un commerce d'esprit avec un Corps illustre, qui est comme le centre de la pureté, de la délicatesse, de la politesse, & de l'élégance de nostre Langue ; ce qui les engageoit, pour relever la gloire de leur origine, à ne plus compter leur établissement que du jour que l'Academie Françoisé avoit bien voulu les adopter. Il dit qu'une noble émulation

132 MERCURE

les obligeroit deormais à prendre plus de soin d'imiter, autant qu'il seroit possible, chacun en leur maniere, & suivant leurs divers talens, cette élévation dans les pensées, cette finesse dans les tours d'esprit, cette pureté & cette élégance dans l'expression, qui sont si naturelles à tous ceux qui la composent, & qu'estant persuadez que leurs lumieres & leur éloquence se communiquoient, ils oseroient avec plus de seureté entreprendre l'éloge d'un Roy, dont les actions immortelles pourvoient occuper toutes les Academies du

monde. Il prit de là occasion d'entrer dans les loüanges de Sa Majesté , & après avoir parlé d'une maniere fort vive , & du Siege de Namur , & du Combat de Steinkerke , il s'adressa de nouveau à Messieurs de l'Academie Françoise , en souhaitant de pouvoir exprimer , comme ils feroient , à la gloire de ce grand Monarque , la sagesse de ses Conseils , la grandeur & la hardiesse de ses entreprises , sa valeur dans les Combats , le nombre & la rapidité de ses conquestes , cette intrepidité dans les plus

134 MERCURE

grands perils, cette grandeur d'ame, ce caractère de perfection, qui l'élève autant au dessus des autres Rois, que les Rois sont élevez au dessus de leurs Sujets, cette supériorité de génie & de puissance qui le fait dominer sur tous les Empires de l'Europe; cette prudence consommée qui étonne & qui instruit les plus habiles Politiques, son discernement dans le choix de ses Ministres, ses sentimens de bonté, de modération, de clemence, de libéralité, de magnificence, son amour pour la piété & pour la justice; son zèle constant pour

*la Religion, & pour les interets de l'Eglise. Il finit en disant qu'il n'appartenoit qu'à eux seuls de célébrer tant de grandes choses, & que fut de si beaux modèles, formez par les instructions de l'illustre Prelat qu'ils avoient pour Protecteur, & dont il loueroit avec plaisir les vertus extraordinaires, le sublime genie, & cette éloquence plus qu'humaine qui fait l'admiration, & s'il l'osoit dire, le desespoir de tous les Orateurs François, si sa presence & sa modestie qui éga-
loient son merite, ne luy impo-*

136 MERCURE

soient un respectueux silence, ils s'efforceroient de suivre leurs grands exemples, ne doutant point que la pureté de leur esprit ne leur fût communiquée par luy plus immédiatement; & que cependant n'ayant rien de plus cher que de répondre à l'honneur qu'on leur faisoit, & penetrer d'un bienfait dont ils connoissoient parfaitement la valeur, il les assuroit que leur reconnoissance dureroit autant que le bienfait mesme.

M^r de Turreil, presentement Directeur de l'Academie Françoise, répondit à ce

Discours par un Compliment
qui le fit voir digne de la place
qu'il occupe. Je ne vous
diray rien de la maniere delicate
dont il s'exprima en parlant
du Roy. Je vous diray seulement
qu'il fit connoistre à M^{re} de l'Academie
de Nismes, que quand l'illustre Prelat
qui en est le Protecteur, sollicita
l'Academie Françoise pour eux,
il eut un plaisir qui ne luy estoit
pas inconnu, qui fut celuy de se
voir universellement applaudy,
la reputation qu'ils s'estoient
acquise luy ayant laissé si peu à faire,

Novembre 1692.

M

qu'il y avoit à douter que dans cette occasion il eust senty le doux ascendant qu'il avoit sur les suffrages de la Compagnie; qu'il se tenoit assuré que ce Prelat éterniserait la nouvelle union qu'il avoit ménagée, quoy qu'il parust plus propre qu'un autre à la rompre par la diversité de leurs interests, & de celuy de la Compagnie, sur le séjour où le fixoit sa destinée, puisque L'Academie de Nismes ne pouvoit posséder un si digne Protecteur, que l'Academie Françoisse ne perdît en quel-

que forte un si digne Confrere. Cependant, Messieurs, pour-
 suivre il, les avantages que
 vous allez tirer de nostre perte
 nous disposent à la souffrir plus
 constamment, & dans l'impuis-
 sance d'oublier ce qu'elle nous oste,
 nous nous reservons la consola-
 tion de penser à ce qu'elle vous
 donne. Sacrific-t-on jamais tant
 à l'amitié naissante?

Ces deux Discours ayant
 esté prononcez, le reste du
 temps de la Seance fut em-
 ployé au travail ordinaire
 de l'Academie, & on prit
 les avis de M^{rs} les Academi-
 M. ij.

ciens de Nîmes, sur la définition de quelques mots qu'on n'avoit pas trouvée assez juste.

Je vous envoie un Idille sur le retour de Monsieur le Duc de Chartres. Il est de la composition de M^r Pagot, Valet de Chambre de leurs Alteſſes Royales Monsieur, & Monsieur le Duc de Chartres. M^r Gervais le jeune en a mis les paroles en Musique, & elles furent chantées au Palais-Royal au commencement de ce mois. De quelque manière que je vous aye parlé de ce jeune Prince, dans le Volume

separé de la Bataille de Steinkerke, on ne sçauroit m'accuser de n'avoir pas esté assez réservé dans ses loüanges, puisque ce sont seulement des faits que j'ay rapportez, & qu'il n'y a rien à opposer à des faits qui parlent, & qui le loüent malgré sa modestie, qui n'est pas moins grande que sa valeur. Tout est extraordinaire sous le regne de Sa Majesté, & on ne peut trop admirer de ne voir que dans la Famille Royale des Princes s'exposer continuellement aux plus grands perils dans une si

142 MERCURE

grande jeunesse. L'Idille dont je vous fais part, a pour sujet l'Hiver qui ramene Monsieur le Duc de Chartres à la Nymphé de Saint Cloud, que son absence tenoit toujours en alarmes par les perils qu'il couroit.

L'HIVER.

IE ramene en ces lieux vostre Auguste Heros.

Vous qui l'aimez d'une amour si fidelle,

Preparez luy quelque Feste nouvelle ;

Que chacun à l'envy celebre ses travaux.

GALANT 143

*L'horreur de mes frimats l'arrache à
la Victoire.*

*Chantez , chantez son glorieux re-
tour ;*

*Après avoir donné le Printemps à la
Gloire ,*

Il vient donner l'hiver à son amour.

*Chantez , chantez son glorieux re-
tour.*

BERGERS DE S. CLOUD, SUITE DE L'HIVER.

*Chantons , chantons le glorieux re-
tour*

*D'un Heros que l'Hiver arrache à la
Victoire.*

*Après avoir donné le Printemps à la
Gloire ,*

Il vient donner l'Hiver à son amour.

LA NYMPHE DE S. CLOUD.

Le Ciel , à mes vœux favorable ,

Nous rend la présence adorable

144 MERCURE

*D'un Heros , le sujet de nos jeux in-
nocens.*

*Après mille perils pressans ,
Où l'engagea son courage ;
Quel plaisir de le voir encor sur ce
rivage !*

L'HIVER.

*Possédez ce Heros glorieux ,
Jouissez de toute sa tendresse.*

LA NYMPHE.

*Heureux Habitans de ces lieux ,
Montrez vostre allegresse
Par mille chants joyeux.*

*Deux Bergers chantent , & le
Chœur répond.*

*Voicy le jour heureux
Qui fait cesser nos larmes ;
Voicy le jour heureux
Qui va combler nos vœux.
Un Heros plein de charmes
Vient de quitter les armes ,*

Pour

*Pour suivre les doux nœuds
De son cœur amoureux.*

*Voicy le jour heureux
Qui fait cesser nos larmes ;
Voicy le jour heureux
Qui va combler nos vœux.*

On entend un bruit de Guerre
qui doit précéder la venue de la
Gloire.

LA NYMPHE.

*O Ciel ! la Gloire vient troubler tous
nos plaisirs ,*

Elle me va ravir le Heros que j'adore.

L'HIVER.

*Non , il n'est pas temps encore,
Et je vais m'opposer à ses cruels desirs.*

LA NYMPHE ET L'HIVER.

*Non , il n'est pas temps encore ,
Opposons-nous tous deux à ses cruels
desirs.*

Nov. 1692.

N

146 MERCURE

L'HIVER A LA GLOIRE.

*Déesse , en vain vous voulez faire
croire ,*

*Que vous regnez sur toutes les Sai-
sons ;*

*Jamais on n'a vu la Victoire
Regner dans le temps des glaçons.*

LA GLOIRE.

*Ce n'est point la rigueur de ta Saison
cruelle*

*Qui ramene ce Prince en ces aim-
ables lieux ;*

*Son bras toujours victorieux
Ne craint point les frimats quand la
Gloire l'appelle.*

*C'est à ses feux ; c'est à son amour
Qu'on doit son glorieux retour.*

L'HIVER.

C'est aux frimats ;

LA GLOIRE.

C'est à son amour

GALANT. 147
L'HIVER & LA GLOIRE,
ensemble.

Qu'on doit son glorieux retour.

Suite de **L'HIVER.**

C'est aux frimats ;

Suite de **LA GLOIRE.**

C'est à son amour

Suite de **L'HIVER & de**
LA GLOIRE.

Qu'on doit son glorieux retour.

LA GLOIRE.

*Les vœux d'une aimable Princesse
L'ont emporté sur ses desirs guer-*
riers ;

Après tant de travaux, après tant de
lauriers ,

Il cede enfin à sa tendresse.

C'est à ses feux ; c'est à son amour

Qu'on doit son glorieux retour.

L'HIVER.

C'est aux frimats ;

N ij

148' MERCURE

LA GLOIRE.

C'est à son amour

L'HIVER & LA GLOIRE.

Qu'on doit son glorieux retour.

Suite de L'HIVER.

C'est aux frimats ;

Suite de la GLOIRE.

C'est à son amour

Suite de L'HIVER & de la
GLOIRE.

Qu'on doit son glorieux retour.

LA NYMPHE.

Terminez les débats d'une vaine
querelle.

Unissons-nous tous trois pour plaire
à ce Heros.

Pendant que dans ces lieux il goute
un doux repos,

Par mille nouveaux airs montrons-
lui nostre zele.

GALANT. 149

**L'HIVER, LA GLOIRE,
LA NYMPHE, ensemble.**

*Terminons les débats d'une vaine
querelle ;*

*Unissons-nous tous trois pour plaire
à ce Heros.*

*Pendant que dans ces lieux il goust
un doux repos ,*

*Par mille nouveaux airs montrons-luy
nostre Zele.*

LA GLOIRE.

*Je l'ay veu tout couvert du sang des
Ennemis*

Monter au Temple de Memoire.

L'HIVER.

*Par cent travaux , par cent faits
inouis ,*

On l'a veu fixer la Victoire.

LA NYMPHE.

*De l'Auguste PHILIPPE il est
le digne Fils :*

N iij

150 MERCURE

*C'est le Neveu, c'est le Sang de
LOUIS.*

Tous les CHOEURS.

*De l'Auguste PHILIPPE il est le
digne Fils :*

*C'est le Neveu, c'est le Sang de
LOUIS.*

LA NYMPHE à la GLOIRE.

*Je tremble, je frissonne,
Quand je le vois courir après vos
étendars.*

L'HIVER.

*Sans cesse il s'abandonne
Aux plus affreux perils, aux plus
cruels hazards.*

LA GLOIRE.

*Du chaste sein d'une Beltonne,
Il ne pouvoit sortir qu'un Mars.*

DEUX BERGERS de S. Cloud.

*On diroit à le voir que le Dieu de la
guerre,*

GALANT. 151

*Dans les mains de l'Amour a remis
son tonnerre.*

*I. Voix de la suite de l'Hyver.
Il se fait craindre, & plaist également.*

*I. Voix de la suite de la Gloire.
S'il est terrible, il n'est pas moins
charmant.*

Tous les CHOEURS.

*Il se fait craindre & plaist également,
S'il est terrible, il n'est pas moins char-
mant.*

LA GLOIRE.

*Pendant que dans ces lieux son amour
le rapelle,*

*Fouïssiez du plaisir de le voir;
Mais quand l'Amour aura fait son de-
voir,*

*Souffrez qu'il me soit fidelle.
Laissez-le sur les pas de ses nobles
Ayeux, (Dieux.
S'élever au-dessus de tous les demy-*

N iij

152 **MERCURE**
LA NYMPHE & L'HIVER;
ensemble.

*C'est en vain qu'on voudroit s'op-
poser à la Gloire,*

Ce Heros suit tous ses desirs;

Il méprise tous les plaisirs,

Quand il voit voler la Victoire.

DEUX BERGERS de S. Cloud,
& les Chœurs répètent.

Suivez, jeune Heros,

L'ardeur qui vous transporte.

Suivez, jeune Heros,

Le cours de vos travaux.

*Toujours sur vostre cœur la Gloire est
la plus forte;*

*Vous ne sçauriez goûter un indigne
repos.*

Suivez, jeune Heros,

L'ardeur qui vous transporte.

Suivez, jeune Heros,

Le cours de vos travaux.

GALANT. 153

M^r Robinet, toujours em-
pressé à marquer son zèle à
Leurs Alteſſes Royales, a fait
le Sonnet qui ſuit.

A MONSIEUR
LE DUC DE CHARTRES.
Sur ſa Campagne de Flandre.

O Prince merveilleux ! quel pro-
dige à voſtre âge,
D'eſtre un Heros parfait, un Guer-
rier conſommé !
Alexandre auſſi jeune eut-il plus de
courage ?
Par ſes premiers Exploits fut-il plus
renommé ?

E
De voſtre cœur Bellonne a d'abord
tout l'hommage.

154 MERCURE

C'est d'elle qu'il se montre entièrement charmé.

Au milieu des Combats vous estes son image,

Et de son sang tout pur vous paroissez formé.



Mais la Victoire assez vous a couvert de Palmes.

Hors des périls guerriers passez à des jours calmes,

Où l'Hymen vous tient prests des Myrthes à son tour.



Après une Campagne & si longue & si belle,

Revenez, tout brillant d'une gloire immortelle,

Ayant satisfait Mars, satisfaire l'Amour.

Il y a déjà quelque temps que les Deputez des Estats de Languedoc en presenterent le Cahier au Roy. M^r l'Evesque de Nîmes porta la parole , & toute la Cour demeura charmée du Discours qu'il fit à Sa Majesté. Comme les Sermons, les Oraisons Funebres , & les Livres de ce Prelat sont generalement estimez ; que tout le monde cherche ses Ouvrages avec empressement, & que vous estes de ce nombre , j'ay differé à vous parler de ce dernier Discours qu'il a

156 MERCURE

fait au Roy, afin de pouvoir vous l'envoyer, en vous l'annonçant , persuadé que je vous ferois un plaisir sensible, & qu'au contraire je vous causerois un véritable chagrin, si je ne vous l'envoyois pas, en vous parlant des beauttez dont il est remply. Il seroit difficile de trouver des expressions plus heureuses, & quand ce Prelat ne penseroit que ce que pensent les autres, & qu'il parleroit ensuite, tout ce qu'il diroit paroistroit nouveau.

SIRE,

Nous venons presenter à
Vostre Majesté les vœux & les
hommages d'une Province atten-
sive à tous ses devoirs , & tou-
jours soumise à vos ordres. Il y a
dans nos cœurs une loy plus forte
que la Coutume qui nous amene.
Nous voyons avec joye revenir
ces jours heureux , où sous vos
favorables regards nostre fidelité
se renouvelle ; & comme vostre
gloire croist tous les ans , nous
sentons aussi tous les ans croistre

158 MERCURE

nostre respect, nostre zele, & nostre reconnoissance.

Quelque experience, Sire, & quelque confiance que nous ayons, vos entreprises surpassent toujours nostre attente, & rien ne vous semble digne de vous que ce qui paroist impossible aux autres. Vous avez réduit sous vos loix une Place qui ne connoissoit pas encore de Vainqueur, qui se soutenoit par ses propres forces, & mesme par sa reputation, qui renfermoit dans ses murailles une Armée entiere pour sa defense, que les Rivieres & les Rochers, l'Art & la Nature à l'envy ren-

doient impenetrable , & que la terre & le Ciel , par un desordre des saisons , avoient renduë presque inaccessible. Il falloit vaincre tout ensemble le temps , les lieux , les Ennemis , & les Elements. Vous les avez vaincus , Sire , par vos fatigues , souffrez que nous le disions encore en tremblant , par vos perils , & cette conquête vous doit estre d'autant plus chere , qu'elle est le prix de vostre valeur , & le fruit de vostre constance.

Vous jettez quelquefois sur vos desseins des voiles épais & impenetrables , & vous ôtez ,

160 MERCURE

quand il vous plaist, à un En-
nemy vigilant le merite de sa
prévoyance ; mais cette année,
Sire, vous ne l'avez ny surpris,
ny prévenu ; vous avez tracé
devant ses yeux le plan de vos
projets, & vous avez voulu
qu'il fust le Témoin, & presque
le Confident de vostre victoire.
Vous luy avez donné le temps
d'asssembler ce Corps nombreux de
tant de Nations ramassées. Ce
spectacle que vous donnez, me-
ritoit bien d'avoir tant & de si
grands Spectateurs.

Que n'ont-ils pû voir de plus
prés Vostre Majesté tranquille,

GALANT. 161

*lors qu'ils estoient le plus agitez,
 donner tous les ordres , pourvoir
 à tous les besoins , disposer toutes
 les attaques , Roy , Ministre
 d'Etat, General d'Armée tout
 ensemble , assister à tout , animer
 tout par son autorité, par ses
 soins & par ses exemples! Vostre
 genie seul est capable de suffire
 à tout ; la source de vos Conseils
 est en vous-mesme , vous soutenez
 seul le poids des affaires.
 Nous devons à vostre cœur & à
 vostre esprit tant de grands suc-
 cés. Vostre prudence les prepare ;
 vous avez tout ensemble la glori-
 re du dessein & celle de l'execu-*

NOV. 1692.

O

162 MERCURE

tion, & ce que vous pensez n'a pas moins de grandeur que ce que vous faites.

Que si les flots & les orages ont esté contraires à nos souhaits, qui ne sçait qu'une aveugle fortune dérange quelquefois les ouvrages de la sagesse ? Nous avons mérité d'estre loüez de nos Ennemis, & s'ils ont eu l'avantage des vents & du nombre, nous avons eu celui de la réputation & du courage.

Mais par tout où vous avez paru, Sire, la Victoire fidelle vous a suivy. Quelque plaisir qu'il y ait à vaincre, vous avez

GALANT. 163

modéré l'impatiente ardeur de vos Troupes. Pour épargner le sang de ceux qui vous servent, vous avez retardé vous-mesme vostre conquête, & pour satisfaire vostre bonté, vous avez voulu dérober quelques jours à vostre gloire. L'éclat de tant d'actions surprenantes ne vous a point ébloüï. On entre-voit, au plus fort mesme de la guerre, la paix que vous voulez donner à vos Peuples, & vous ne prenez tant de peine à les défendre, que pour avoir plutôt le plaisir de les soulager.

Mais ce qui nous touche le

O ij

164 MERCURE

plus, Sire, c'est cette foy & cette religion sincere qui attire sur vous & sur nous des benedictions immortelles. Dans le comble de la grandeur où vous estes, vous protegez par vostre pieté, un Roy qui dans ses malheurs se soutient encore par la sienne. L'Eglise & les Autels n'ont plus que vous pour Défenseur. La cause du Ciel est la vostre, & tandis que tant de Princes armez contre vous se liguent avec tant de peine, intrépide & paisible en vous-même, vous vous unissez avec Dieu. Dans vos prosperitez vous reconnoissez ses bienfaits, dans

toutes sortes d'évenemens vous adorez les ordres secrets de sa Providence ; & comme vous ne combattez que pour luy , vous ne cueillez aussi vos Lauriers que pour luy en faire des couronnes.

Aussi a-t-il voulu benir encore une fois vos armes , & confondre l'orgueil de vos Ennemis dans ce Combat sanglant où la valeur a triomphé de la rage & de l'artifice , où vos Bataillons ont fait voir que tout ce qui combat pour vous est invincible , où l'on a vu de jeunes Heros de vostre Sang se distinguer par leur courage , comme ils se distinguent par leur

166 MERCURE

naissance dans les perils les plus évidens, oublier leur propre conservation, & ne songer qu'à vostre gloire.

Que nous reste-t-il à souhaiter, Sire, sinon que les vœux que nous faisons pour vous, soient exaucez, & que les sentimens de nos cœurs vous soient connus; que vous mesuriez vos bontez à nostre affection & à nostre zele; que vous receviez nos dons avec autant de plaisir, que nous en avons à vous les offrir, & que Vostre Majesté reconnoisse qu'il n'y eut jamais de plus profonde veneration, ny de plus parfaite

obeissance que la vostre?

Les Deputez des Estats de Languedoc, après avoir eu Audience du Roy, furent conduits à celle de Monseigneur le Dauphin, à qui le même Prelat parla en ces termes.

MONSEIGNEUR.

Après avoir rendu nos hommages au Roy, nous venons autant par inclination que par devoir, reverer en vous l'éclat de Sa Majesté qui vous environne.

568 MERCURE

Honorez de sa Royale protection, nous nous assurons de la vostre, & comme nous voyons en vous les mesmes vertus, nous esperons aussi de vous le mesme honneur & la mesme grace.

Ces vertus, Monseigneur, qu'on acquiert avec tant de peine, vous ont été comme naturelles. Quelque grande éducation que vous ayez eüe, vous ne devez presque qu'à vous-mesme ce que vous estes, & Dieu qui vous a fait grand par naissance, vous a fait vertueux par inclination.

Nous admirons, Monseigneur,
avec

avec toute la France cette bonté
qui attire l'amour des Peuples,
sans en diminuer les respects;
cette modération qui retient les
passions de la grandeur, sous les
regles de la sagesse; cette modestie
qui fait qu'on vous donne
avec plaisir la gloire que vous
vous refusez à vous-mesme; cette
activité qui vous fait trouver
vostre repos dans l'exercice laborieux
de la Paix, ou dans les
fatigues honorables de la guerre;
cet air de grandeur qui vous élève
et qui fait voir qu'en obéissant
au Roy, vous estes fait pour
commander au reste du monde.

Nov. 1692.

P

170 MERCURE

Avec quelle fierté , quand il vous met sa foudre en main , allez-vous briser les Remparts de ses Ennemis , & les forcer dans leurs murailles ? Le rivage du Rhin retentit encore du bruit de vos exploits , & de vos loüanges. C'est là que vous sçaviez selon les besoins , faire éclater vostre valeur , ou la moderer. D'un costé vous preniez des Villes ; de l'autre vous gagniez des cœurs. Vostre vigilance , vostre douceur , vostre liberalité ne vous faisoient pas moins d'honneur , que l'intrepidité de vostre courage , & vous n'estiez pas moins

estimable par vos vertus que par vos Victoires.

Vous venez , Monseigneur , de ranimer cette noble ardeur dans ce Siege fameux où par la gloire du Roy vous avez fait briller la vostre. On vous a vu recevoir ses ordres avec joye & les donner avec dignité ; prendre de luy cet esprit de force & de supériorité que vous alliez répandre après cela dans les Troupes ; commander en sa place , comme il auroit commandé luy-mesme , & montrer qu'il n'appartient qu'à vous d'imiter sa valeur , comme il n'appartient

P ij

qu'à vous de représenter sa personne.

Agréez, Monseigneur, que suivant les mouvemens de nostre cœur, nous allions renouveler dans nostre Province ce que la renommée y a tant de fois publié de vos éclatantes vertus, que nous y portions les agreables assurances d'une protection aussi puissante que la vostre, & que nous vous assurons par avance, Monseigneur, de la parfaite reconnoissance, & de la profonde veneration des trois Etats qui la composent.

Le Roy a donné plusieurs

Abbayes. M^r l'Abbé d'Aubigné, Docteur de Sorbonne, a esté pourveu de celle de la Victoire, proche Senlis, qu'avoit M^r l'Abbé l'Ainé. Sa sagesse & ses bonnes mœurs répondent à son érudition, & c'est ce que Sa Majesté considere le plus dans ces sortes de nominations.

Elle a aussi donné à M^r l'Abbé de la Feuillée l'Abbaye du Mont S^{te} Marie, vacante par la mort de M^r l'Abbé de Leide, arrivée à Bezançon. Il est Fils de M^r de la Feuillée, Gouverneur de Dole, &

P iij

174 MERCURE

l'un des plus anciens Lieutenans Generaux de France; & qui a servy en Allemagne pendant la derniere Campagne.

M^r l'Abbé de la Chaise-Beaupoirier, a eu l'Abbaye de Rosiere. Le nom qu'il porte fait voir qu'il est d'une Famille où l'on trouve la pieté jointe à la Noblesse.

Depuis ces nominations, l'Abbaye de S. Vincent, Diocese de Senlis, ayant vaqué, le Roy l'a donnée à M^r de Saillant, Frere de M^r de Saillant, Capitaine aux Gardes, qui s'est souvent distin-

gué dans les occasions les plus
perilleuses. Il est de l'illustre
Maison d'Estein, dont je vous
ay déjà parlé, & dont il y a
tant de choses avantageuses à
dire.

Je vous envoie encore le
revers d'une Medaille, frappée
à la gloire du Roy, sur la prise
de Namur. Il s'en est peu vû
d'aussi belles, & ce qui la
fait estimer, c'est qu'elle fait
voir noblement, & sans em-
barras, ce que l'on veut
représenter, de sorte qu'il
n'y a personne qui n'en
conçoive d'abord toute la

P iiij

526 MERCURE

beauté; au lieu que la plupart des Medailles (je ne dis pas celles qui regardent l'Histoire du Roy) sont souvent si énigmatiques, qu'on a de la peine à deviner sur quelles actions elles ont esté faites, & moins encore ce qu'on a voulu faire voir de glorieux dans ces actions. Cela est cause qu'on est souvent obligé d'en demander l'explication, les plus éclairés ayant de la peine à la développer. La Medaille que je vous envoie est encore de M^r l'Abbé Bizot, qui ne laisse échaper aucune des

actions du Roy sans signaler son zele en faisant voir son esprit. Ce Prince est représenté dans la face droite, avec ces mots tout autour. *Ludovicus Magnus, Gallorum Rex, felix, Augustus, Pater Patriæ.* La Ville & la Citadelle de Namur que rend à Sa Majesté le Prince de Barbançon, font le revers de cette Medaille, & dans le lointain on voit le Prince d'Orange & le Duc de Baviere à la teste de cent mille hommes, de l'autre costé de la Riviere, qui regardent cette action. Ces paroles sont

178 MERCURE

au haut , *Amat victoria testes* ;
 & dans l'Exergue , *Namur-*
cum expugnatum , spectante Au-
riaco & Bavaro , cum centum
armatorum millibus , die 30. Junii
 1692. La Victoire que le Roy
 a remportée sur les Alliez ,
 par la prise de Namur , est
 d'autant plus glorieuse , que la
 Conquête en a esté faite à la
 veuë du Prince d'Orange &
 du Duc de Baviere , qui sem-
 blent ne s'estre approchez du
 Siege avec une Armée de cent
 mille hommes , que pour
 avoir la confusion d'estre les
 témoins tranquilles de la per-

te de la plus forte Place des
Pays-Bas.

M^r de Martangis , Amba-
sadeur Extraordinaire de Fran-
ce en Dannemark , ayant de-
mandé congé au Roy pour re-
venir à Paris, où il a des affaires
importantes, depuis la mort
de M^r Dorat , son Beau-pere,
Sa Majesté a nommé M^r Duf-
fon de Bonrepaus. Lecteur
ordinaire de sa Chambre, &
cy-devant Intendant General
de la Marine, pour remplir sa
place. Feu M^r Duffon, son
Pere, estoit un Gentilhomme
qui se tenoit dans le Mas-Da-

180 MERCURE

zil, qui est une petite Ville du Comté de Foix , où il faisoit une fort grosse dépense , & vivoit avec beaucoup d'éclat. M^r le Marquis de Bonac , son Frere Aîné , se fait encore distinguer dans le Pays. Ils ont un autre Frere Officier General , qui s'est distingué dans Limeric en Irlande, où il avoit un commandement considerable pendant le Siege. Il s'y est acquis tant de réputation, qu'il a esté pourveu du commandement de Pignerol pendant tout l'Esté. Je ne vous dis rien d'un troisiéme Frere,

qui a pris le party de la retraite pour se donner tout à Dieu.

M^r le Marquis de Bethune, Ambassadeur Extraordinaire en Suede, y estant mort, comme je vous le manday dans ma Lettre du mois passé, M^r le Comte d'Avaux a esté nommé par le Roy pour aller faire la mesme fonction auprès de Sa Majesté Suedoise. Vous sçavez qu'il a esté Plenipotentiaire à Nimegue, Ambassadeur en Hollande, & auprès du Roy d'Angleterre en Irlande. Comme rien n'échape à sa penetration, & qu'il en a

182 MERCURE

donné des marques au commencement des affaires qui brouillent aujourd'huy toute l'Europe, on ne peut douter qu'il ne soit tres digne de cet Employ. Il est Oncle de M^r le President de Mesines, & connu & estimé de toutes les Puissances de l'Europe.. Il n'y a personne qui ignore combien le nom d'Avaux s'est rendu considerable par la Paix de Munster.

Vous m'avez marqué estre fort contente d'un Ouvrage que je vous envoyay la dernière fois, où le nom de Cy-

dispo étoit employé. Ce nom vous doit faire aimer la Piece qui suit , puisque vous l'y trouverez. Aussi est-elle du même Auteur, qui veut demeurer encore inconnu.

STANCES.

Combien à mes tendres desirs
L'Amour promettoit de plaisirs ,

Si mes soins pouvoient plaire à l'objet que j'adore !

Ils ont plu ; ma constance a vaincu sa rigueur.

On m'en a fait l'aveu si charmant à mon cœur ;

Et je soupire encore.



Soit délicatesse ou destin ,
Toujours quelque nouveau cha-
grin

Altere ma Cydippe ou m'éloigne
moy mesme.

La crainte , les soupçons ne nous
quittent jamais.

Hé quoy ! l'on doit jouir d'une si dou-
ce Paix ,

Quand on plaist , & qu'on aime.



Que nous laissons perdre tous
deux

De doux momens , de jours heu-
reux ?

Ah ! n'en sommes-nous point , Cy-
dippe , responsables ?

Deux jeunes cœurs unis des nœuds
les plus charmans ,

Qui négligent le soin de leurs con-
tensemens ,

GALANT. 185

Helas ! sont bien coupables.

2

*Tandis qu'avec nos plus beaux
jours*

Tout rit encore à nos amours ,

*Croyez moy , profitons de nostre in-
telligence ,*

*Et laissons les chagrins & les soupçons
jaloux ,*

*Aux Amans que l'Amour condamne
à son courroux ,*

On que trouble l'absence.

*M^r de Boissimon , connu
jusques à present , sous le nom
du Cavalier d'Angers , a fait
le Madrigal que vous allez
lire.*

Novembre 1692.

Q

LA DEFIANCE mal fondée.

I Eune Iris, pourquoy craignez-vous
Que le Berger qui pour vous a des
charmes,
Refuse de rendre les armes,
Et ne cede pas à vos coups?
Découvrez-luy vostre Mystere
Si-tost qu'il sera dans ces lieux,
Et je répons de vostre affaire.
Avec vostre bouche & vos yeux,
Quand on descend d'Ayeux illustres,
Quand on n'a veu, comme vous,
que trois Lustres,
Iris, pour peu qu'on sçache aimer,
On est bien seur de tout charmer.

Le malheur arrivé cette

GALANT. 187

année aux Vignes, a fait faire
ces autres Vers au mesme M^r
de Boissimon.

REQUESTE A BACCHUS.

A *H Bacchus, pourquoy dans ces
lieux*

Nous rends-tu ta liqueur si rare !

Du plus agreable des Dieux

Deviendras-tu le plus barbare ?

A nos vœux tout le Ciel se rend,

Jupiter nous est favorable,

Neptune devient plus traitable,

Mars conserve Louis le Grand.

De ton costé sois-nous propice,

Ou plustost rends-nous la justice

Deuë à nostre fidelité.

Fais-nous sentir ta liberalité

*En répandant tes faveurs sur nos
Vignes.*

Q.ij

188 MERCURE

*Par retour nous nous rendrons dignes,
Bachus, de tes charmans bienfaits;
Nous soutiendrons tes intérêts
Contre tout l' amoureux Empire.*

*Au son des pots on nous entendra dire
Les biens que tu nous auras faits;
Et si quelqu' amoureux ose nous con-
tredire,*

*Soit qu'il parle ou bien qu'il soupire,
Armé de la seule Liqueur
Nous lui ferons sentir un bien plus
dur martyre,*

*Et tu triompheras de ce Peuple sans
cœur.*

Les Religieux de la Chari-
té de la Ville de Niort ont
celebré avec de grandes so-
lemnitez la Feste de la Cano-
nisation de S. Jean de Dieu,

leur Patriarche. L'ouverture s'en fit le Dimanche 19. du mois passé , par une Procession generale , où fut portée la Banniere du Saint , qui avoit esté benite le jour précédent , par M^r Prunier, Curé de Nostre-Dame, dans la Paroisse duquel l'Hôpital de ces Religieux est situé. Les Pauvres de l'Hôpital General commencerent la marche , & furent suivis de la Confrairie des Pelerins, après laquelle on vit paroistre les Confreres de Saint Nicolas, au nombre de plus de trois cens , & tous en

Surplis. Les Religieux de la Charité suivoient la Banniere du Saint , qui estoit précédée de plusieurs Trompettes , & ensuite marchaient les Capucins , les Cordeliers , le Clergé Seculier de la Ville , les Officiers du Bailliage en robes, M^r de la Teraudiere , Maire, l'épée au costé, les Echevins avec leurs robes & chaperons rouges , douze Sergens des Bandes du Regiment Royal, érably en la Ville de Niort, les Officiers de ce mesme Regiment deux à deux , l'épée au costé & le haussecol , &

douze autres Sergens de Bandes pour fermer la marche, & separer ceux qui la formoient, du reste du Peuple, qui assista à cette Procession dans une affluence extraordinaire. Elle se rendit à Nostre-Dame, où la Grand' Messe fut chantée solennellement, & le Panegyrique du Saint prononcé avec beaucoup de succès par Mr Prunier. La Messe finie, tous les Corps reconduisirent la Banniere du Saint dans l'Eglise de la Charité, & plusieurs Motets y furent chantez en Musique, aussi-bien

192 **MER CURE**

que les Prières pour le Roy & pour la Paix. L'aprèsdînée, le même Panegyrique y fut prononcé par M^r l'Abbé Raffy, Docteur en Theologie, & ancien Curé de la Roche-guion, & on termina la Cere monie de ce jour par un feu de joye que les Religieux avoient fait dresser au milieu de la Place qui est devant leur Hôpital. Ils y allerent processionnellement avec M^r le Curé de Nostre Dame, & son Clergé. Ce même Curé, le Pere Lambert Heisant, M^r le President de Fontmort, M^r de la

GALANT. 193

la Teraudiere , Maire , M^r
Boucher , Capitaine au Regi-
ment , commandant un dé-
tachement que l'on avoit fait
pour assister au Feu , à l'occa-
sion des reveuës qui se font
de temps en temps de ce Re-
giment , & M^r de la Terau-
diere , Fils , Aide Major dans
ce mesme Regiment , mirent
le feu au bucher par divers
endroits , au bruit des Trom-
pettes & des Tambours , & de
plusieurs Salves de Mousque-
terie , que fit le détachement
qui bordoit la Place de tous
costez. Cela fut suivy d'un

Novembre. 1692. R

194 MERCURE

grand nombre de fusées qui s'éleverent du Dome de l'Hôpital, où il y avoit de grandes illuminations. On alluma un semblable feu dans la mesme Place, & avec les mesmes ceremonies, le jour de l'Octave, pendant laquelle le Pere Rabor, Cordelier, M^r l'Abbé Sergé, le Pere Joachim, Capucin, le Pere Motor, Prestre de l'Oratoire, M^r Chaillot, Vicaire de l'Eglise de Nostre-Dame, M^r Melenent, Prestre, Aumônier de la Charité, & le Pere Mesnard, Prestre de l'Oratoire, prononcerent le

GALANT. 195

Panegyrique du Saint, avec autant d'éloquence que de zèle. L'Office du jour qui fut la closture de l'Octave, se fit par M^r Baston, Curé de Saint André, qui après plusieurs Motets que l'on chanta en Musique, entonna solennellement le *Te Deum*, dont les versets furent chantez alternativement, le premier par le Clergé, le second par les Trompettes, & le troisième par l'Orgue, pendant quoy on éleva la Banniere du Saint à la voûte de l'Eglise.

R ij

196 MERCURE

Je vous envoie un Livre qui paroist depuis six mois, & que debite le sieur Brunet, qui demeure dans la Salle-Neuve du Palais, au Dauphin. Vous me direz que ce Livre n'est pas nouveau, mais tous les Livres, quelque bons qu'ils soient, ne sont pas entièrement connus après six mois. Celuy-cy a pour Titre *la Maison réglée & l'Art de diriger la Maison d'un Grand Seigneur, & autres, tant à la Ville, qu'à la Campagne, & le devoir de tous les Officiers, & autres Domestiques en general,*

GALANT. 197

*avec la veritable Methode de
faire toutes sortes d'Eaux &
de Liqueurs fortes & rafrai-
chissantes à la mode d'Italie,
Ouvrage utile & necessaire à
toutes sortes de personnes de
qualité, Gentilhommes de Pro-
vince, Etrangers, Bourgeois, &
Officiers de Grandes Maisons.*
Ce Titre vous doit faire voir
que j'aurois trop à vous dire si
je vous parlois du Livre en dé-
tail. Ainsi je me contenteray
de vous assurer que vous y
trouverez encore plus qu'
il ne promet, & que vous
ne pouvez rien souhaiter.

R. iij

198 MERCURE

touchant le menage , & la
dépense d'une Maison , &
le devoir des Domestiques,
que vous ne l'y rencontriez
aussi bien que les manieres de
servir , suivant le nombre de
couverts.

L'Amour n'est pas toujours
Ennemy de la raison , & l'a-
venture dont je vais vous faire
le détail en est une preuve.
Une jeune Demoiselle , belle
& bien faite, d'un esprit doux,
& d'un agrément d'humeur
qui la rendoit toute aimable,
recut quelques assiduïtez
d'un Cavalier qui luy en fi-

rent bien-tost découvrir tout le merite. Jamais il n'y eut une ame plus droite , de sentimens plus nobles & plus élevez , ny de manieres plus insinuanes. Comme la sympathie agissoit en eux , ils ne purent se connoistre sans s'estimer reciproquement. L'estime n'eut pas de peine à faire naistre l'amour , & cet amour leur fit sentir en fort peu de temps que leur bonheur dépendoit de s'aimer toujours , & de vivre l'un pour l'autre dans une parfaite confiance. Ils s'en expliquèrent selon

R iiij

les sentimens de leur cœur ;
& ne se cachèrent point qu'ils
se trouveroient heureux, s'ils
pouvoient s'unir de telle
sorte, que la seule mort les
pust separer ; mais l'amour qui
leur faisoit voir beaucoup de
douceur dans leur union, ne
leur fermoit pas les yeux sur
un inconvenient terrible. Ils
avoient tous deux fort peu de
bien, & en raisonnant ensen-
ble sur le Mariage, les suites
facheuses que le manque de
fortune leur faisoit envisager,
estoit un desagrément qu'ils
concevoient bien que leur

tendresse n'adouciroit point. Ainsi ils convinrent de n'estre qu'Amis ; mais ils se promirent d'estre Amis jusqu'au tombeau , quelque changement qui pust arriver dans leur estat, & de donner à cette amitié toute la force qu'elle peut avoir lors qu'ens'aimant on n'a en veüe que ce qui fait la liaison des esprits. Cette résolution les fit soupirer ; mais ils ne laisserent pas de la prendre , & continuerent à se voir d'une maniere qui faisoit juger de la pureté de leurs sentimens. Ils avoient de

202 MERCURE

l'empressement pour estre ensemble, & se rendoient compte des moindres choses qui leur arrivoient, prenant conseil l'un de l'autre dans tout ce qu'ils avoient à résoudre; mais jamais ils ne cherchoient aucune entreveuë particulière. La Mere de cette Belle se trouvoit presente à tout, & tous ceux qui avoient quelque habitude avec cette aimable Fille, découvroient en elle un si grand fond de sagesse & de vertu, qu'il n'y avoit pas le moindre soupçon à former de sa conduite. Elle vivoit

sans ambition & sans chagrin,
se tenant heureuse d'avoir fait
un vray Amy, quand le Ciel
voulut donner à ses belles
qualitez la recompense qui
leur estoit dueë. Un vieux
Gentilhomme extrêmement
riche, & qui n'avoit qu'une
Fille prestee à marier, l'ayant
remarquée souvent à l'Eglise,
se sentit touché également de
sa modestie & de sa beauté.
Il parla d'elle à quelques per-
sonnes qui la connoissoient,
& on luy fit un portrait si
avantageux de son cœur & de
son ame, qu'il en prit pour

elle toute l'estime possible; On n'oublia pas de l'informer de l'attachement du Cavalier, & ce fut d'une maniere qui luy fit connoistre qu'il n'y avoit rien de plus pur que l'amitié qui les unissoit, & qui auroit pû devenir amour, s'ils n'avoient eu tous deux assez de raison, pour ne pas s'abandonner aux sentimens flatteurs d'une passion, que la prudence ne permettoit pas qu'ils écoutassent. Le vieux Gentilhomme loüa la sagesse de l'un & de l'autre, & entendant tous les jours dire mille

GALANT. 205

biens de la charmante personne qui luy plaisoit tant, il l'examinoit avec plus de soin toutes les fois qu'il la rencontroit dans le mesme lieu. Cette attention renouvellée produisit en luy je ne sçay quoy de si fort qu'il ne put s'empêcher de souhaiter, de la voir passer dans un estat plus heureux que celuy où elle estoit. Il songea qu'il pouvoit luy faire de grands avantages sans qu'ils portassent aucun préjudice aux interets de sa Fille, à qui sa Mere avoit laissé de grands biens, & ayant enfin

206 MERCURE

formé le dessein de l'épouser, il luy fit proposer la chose par une de ses Amies. On s'adressa à la Belle, qui sans en rien dire, ny à sa Mere, ny au Cavalier, marqua beaucoup de reconnaissance de l'honneur qu'on luy faisoit, & fit prier le vieux Gentilhomme de se contenter de luy donner son estime, parce qu'elle avoit en quelque sorte renoncé au Mariage, & que la vie douce qu'elle menoit, la laissoit sans goust pour une fortune plus avantageuse. Cette réponse le mit dans une grande surprise,

& le refus augmentant sa passion, il luy fit faire plusieurs autres fois toutes les offres qui pouvoient le plus toucher son cœur, sans qu'elle changeast de sentimens. Quelque chagrin que luy causast ce mauvais succès, il ne voulut point faire parler à la Mere, & jugeant que le Cavalier n'ignoreroit pas la cause de ce refus, il alla chez luy pour luy demander de bonne foy s'ils avoient ensemble quelque engagement qui fust contraire à ses esperances; mais il fut bien éton-

208 MERCURE

né quand le Cavalier luy protesta que la Belle luy avoit fait un secret entier de la proposition, & qu'il le pria de ne se pas rebuter de la froideur avec laquelle on l'avoit receüe. Cela fut suivi de tout ce qui se peut dire à l'avantage d'une personne accomplie ; après quoy le Cavalier l'assura qu'il tourneroit si bien son esprit qu'il porteroit une réponse telle que la meritoit une generosité aussi grande que la sienne. Le Gentilhomme ne fut pas plustost fortý, que le Cavalier alla chez

la Belle pour luy reprocher qu'elle avoit manqué à la confiance qu'elle luy devoit. Elle repondit que ne voulant point songer à ce mariage, elle avoit cru inutile de luy parler d'une chose qui ne devoit aboutir à rien ; que ce n'estoit pas luy faire un grand sacrifice que de refuser un Amant bien plus que sexagenaire , & qu'à ne luy rien cacher, ce qui l'avoit promptement déterminée au party qu'elle avoit pris , c'est que la jalousie estant naturelle aux vieilles gens, qui ne font pas

Nov. 1692.

S

à blâmer quand ils se desient de leur mérite, elle avoit pensé qu'il faudroit peut-être qu'elle se privast de la douceur de le voir, pour satisfaire un Mary bizarre, ce qui luy avoit paru d'une consequence à ne se pas laisser éblouir des avantages qu'on luy promettoit. Ce sentiment estoit obligé, mais comme il nuisoit aux intérêts de la Belle, le Cavalier le combattit de tout son pouvoir, & luy fit connoître, que puisque son peu de bien l'avoit empêché de profiter des favorables dis-

positions de son cœur, il devoit estre assez bon Amy pour n'avoir en vœu que le plaisir de la voir dans l'opulence qu'il ne pouvoit luy procurer par luy-mesme; qu'il y avoit tout sujet de croire sur la réputation du Gentilhomme, qu'il ne seroit pas sujet aux faiblesses qu'on attribue à ceux de son âge; mais que quand mesme, pour luy mettre l'esprit en repos sur la jalousie, il se faudroit abstenir entièrement de la voir, la pensée d'avoir toujours part à son amitié suffiroit pour luy faire

S ij

supporter cette contrainte, quelque rigoureuse qu'elle luy püst estre, & qu'ainsi il la prioit de souffrir qu'il allast assurer le Gentilhomme du consentement dont il avoit cru pouvoir luy répondre. Plus le Cavalier se montra Amy desinteressé, plus la Belle s'obstina dans la resolution de refuser la proposition qui luy estoit faite. Cette dispute dura plusieurs jours, & la Belle ne se seroit point renduë, si le Cavalier ne luy eust dit en termes forts serieux, & avec des marques d'un veritable cha-

grin, que puis qu'il estoit assez malheureux pour mettre obstacle malgré luy à une affaire qui luy devoit estre si avantageuse, il alloir se disposer à faire un voyage en Italie, d'où il ne reviendrait point qu'elle ne fust mariée, ce que sa beauté, son esprit, & sa vertu luy donnoient sujet de croire qui arriveroit en peu de temps de la maniere qu'elle souhaitoit. Enfin la Belle vaincuë par l'empressement de ses prieres, luy permit d'aller donner sa parole au vieux Gentilhomme, en

luy disant qu'il n'avoit qu'à faire dresser les articles tels qu'il jugeroit à propos de les arrester pour elle ; que ses interests ne pouvant estre en de plus seures & de plus fidelles mains , elle signeroit sans lire, & que si elle se resolvoit à ce Mariage , c'estoit par une raison plus forte que toutes celles qu'il luy avoit apportées, & que le temps luy feroit connoistre. Le Cavalier luy témoigna une veritable joye de cette permission, & il en donna beaucoup au vieux Gentilhomme, qui ayant appris

de luy l'heureux succès qu'avoit eu sa negociation, alla voir la Belle dès le lendemain. Il en fut receu avec tout l'agrément qu'il pouvoit attendre d'une Fille aussi raisonnable que modeste, qui s'étant déterminée, avoit intérêt à paroître aimable. Il fut charmé de son esprit & de ses manieres, & accorda tout ce qu'on voulut. Le Mariage se fit, & sa fortune devint éclatante. Il n'eut pas sujet de se repentir de tout le bien qu'il luy avoit fait. Elle s'attacha à luy de si bonne foy,

216 MERCURE

& prit tant de soin de bien remplir ses devoirs , que sa Fille mesme luy applaudit sur ce choix , & prit pour elle la plus sincere amitié , malgré l'antipathie qu'on a ordinairement pour les Belle-Meres. Aussi avoit-elle des manieres si flatteuses & si douces, qu'elle auroit contraint les plus indifferens à l'aimer. Le Cavalier fut d'abord extrêmement réservé dans ses visites , qu'il faisoit fort rarement. Le Mary qui en compt la raison , ne put souffrir qu'il le crust bizarre, & l'engagea

gagea insensiblement à venir souvent manger avec luy. Plus il le vit, plus il souhaita le voir, & son est me augmentant de jour en jour par la connoissance particuliere qu'il eut de ce qu'il valoit, il devint bientost le meilleur de ses Amis. Le Cavalier répondit à cette amitié d'une maniere admirable, allant au devant de toutes les choses qui pouvoient luy faire un peu de plaisir. Quoy que son cœur fust toujours le mesme pour la Dame, il estoit fort circonspect auprès d'elle, &

Novembre 1692. **T**

218 MERCURE

dans ses paroles, & dans ses regards, & avoit toujours une raison preste pour s'éloigner, lors qu'il arrivoit qu'on les laissast seuls ensemble, en sorte que le plus jaloux n'en auroit pas pris ombrage. Il estoit d'ailleurs parfaitement honneste homme, incapable d'abuser de la confiance qu'on avoit en luy, & d'une Maison fort considerable, d'où il avoit pris toutes les vertus qui accompagnent la belle naissance. Cependant le Gentilhomme eut une affaire importante qui demandoit de grands mouvemens. Le Ca-

valier l'entreprit , & n'épar-
gna ny peines ny soins pour
l'en faire sortir avec avantage,
& à son entière satisfaction.
Il s'y rencontra de grandes
difficultez , & il les surmonta
toutes par sa prudence & par
la pénétration de son esprit.
Le Gentilhomme ne luy en
pouvoit marquer assez de re-
connoissance , & sa maison
ne retentissoit que de ses
louanges. La Dame vit avec
plaisir qu'il eust agy avec tant
d'ardeur pour son Mary , &
ne doutant point qu'elle
n'eust beaucoup de part dans

T ij

220 MERCURE

ce qu'il venoit de faire, elle n'oublia rien pour estre en estat de luy marquer au plûtost par des effets dignés d'elle combien son cœur y estoit sensible. Les choses s'estant enfin trouvées disposées selon ses souhaits, elle l'arrêta un jour qu'il cherchoit à la quitter, parce qu'on les avoit laissez seuls, & l'ayant prié de l'écouter un moment, elle luy dit qu'il avoit voulu qu'elle épousast le vieux Genrilhomme; qu'elle estoit bien éloignée de s'en repentir, puis qu'outre qu'elle se voyoit

dans un estat heureux & riant
 du costé de la fortune, elle
 estoit aimée avec passion d'un
 Mary dont elle ne pouvoit
 assez reconnoître la tendresse,
 mais qu'il estoit temps de luy
 découvrir la veritable raison
 qui l'avoit portée à l'épouser;
 qu'elle avoit considéré que
 ce mariage qui la mettoit dans
 l'éclat, pourroit estre dans la
 suite aussi avantageux pour
 luy que pour elle; que c'estoit
 à quoy elle s'estoit d'abord
 appliquée, & que ses soins
 avoient si bien réussi, que
 s'estant renduë maistresse de

T iij

222 **MERCURE**

l'esprit de son Mary , qui le connoissoit d'un merite extraordinaire , elle l'avoit disposé à le choisir pour son Gendre. Le Cavalier surpris de cette nouvelle , ne put déguiser les sentimens de son cœur , & luy en marqua plus de chagrin que de joye. Il l'assura que n'ayant eu jusqu'à là des yeux que pour elle , il avoit fait toute sa felicité de son bonheur ; qu'il luy suffisoit de la voir contente pour n'avoir rien à souhaiter davantage , & que la voulant aimer toute sa vie préférable-

ment à toutes choses, il la conjuroit de n'exiger point de luy qu'il partageast avec une autre personne ce qui devoit estre tout à elle. La Dame luy répondit que dans l'estat où elle avoit mis l'affaire, il n'y pouvoit montrer de la repugnance, sans donner à son Mary des impressions qui les mettroient peut-estre tous deux dans la cruelle nécessité de ne se plus voir ; que le refus qu'il feroit de son alliance ne manqueroit pas à luy paroistre un effet de l'esperance qu'il auroit conceüe

T iiij

224 MERCURE

de l'épouser, si elle devenoit Veuve; qu'il n'y avoit rien de plus odieux que ces sortes de veuës fondées sur la mort d'un vieux Mary, & que puis qu'elle avoit entamé cette matiere, elle vouloit bien luy dire, que si le malheur luy arrivoit de perdre le sien, ce que son grand âge luy pouvoit faire paroistre fort peu éloigné, rien au monde ne pourroit la faire penser à un second mariage; qu'il devoit d'ailleurs considerer qu'elle avoit grand interest au succès de cette affaire; que si un autre queluy

épousoit sa Belle fille, qu'elle
 luy avoit renduë assez favo-
 rable pour esperer son con-
 sentement, il pourroit un jour
 l'embarasser sur ses droits, au-
 lieu que toutes choses seroient
 heureusement confonduës par
 son mariage, qui les mettroit
 tous dans une agreable socie-
 té qui ne finiroit qu'avec leur
 vie, & que rien jamais ne se-
 roit capable de troubler. Quoy
 que ces raisons fussent plausi-
 bles, le Cavalier ne les put
 goustier. Il résista quelque
 temps, comme elle avoit ré-
 sisté lors qu'il luy avoit parlé

226 MERCURE

d'épouser le Gentilhomme ; mais elle luy dit tant de fois, que quand le changement qu'il pouvoit penser arriveroit, il n'y auroit plus de mariage pour elle, & qu'il ne devoit jamais se promettre rien de plus que d'estre son Amy de préférence, qu'il luy laissa enfin conduire l'affaire, & commença à changer les honnestetez qu'il avoit pour sa Belle-fille, en quelque chose de plus empressé. C'estoit une personne sur qui le mérite pouvoit tout. Elle en connoissoit beaucoup au Ca-

valier , dont l'alliance luy faisoit honneur , & la defec-
rence qu'elle avoit pour les
sentimens de sa Belle-Mere,
luy faisant trouver dans ses
conseils ce qui répondoit le
plus à son inclination , elle
receût sans aucune répugnan-
ce l'ordre que son Pere luy
donna de se préparer à estre
sa Femme. Le Party estoit
tres considerable , & si le Ca-
valier s'estoit employé utile-
ment pour la Dame en l'en-
gageant à épouser le vieux
Gentilhomme , on peut dire
qu'elle fit encore davantage

228 MERCURE

pour le Cavalier, en luy fait
fait épouser la Fille de son
Mary. Ainsi l'amitié parfaite
qui les unissoit, fut récompensée,
non seulement par
l'éclat d'une fortune à laquelle
ny l'un ny l'autre ne sem-
bloit devoir prétendre, mais
encore par la douceur de vivre
ensemble, & de pouvoir espé-
rer qu'ils ne seroient jamais
separez.

Le Mercredy 12. de ce
mois, le Parlement s'étant
rendu en robes rouges dans
la grande Salle du Palais, la
Messe y fut chantée en Musi-

que, & pontificalement célébrée par M^r de Sillery, Evêque de Soissons. Cette grande cérémonie étant achevée, tous ceux qui composoient ce Senat Auguste entrèrent dans la Grand'Chambre, & M^r le premier President prenant la parole, dit, *Que les hommes dans leurs plus grands emplois ne pouvoient rien faire par eux-mesmes. Il fit une belle peinture de leur foiblesse, & après en avoir donné une parfaite idée, il dit, qu'il falloit s'adresser au Ciel, & qu'on ne le pouvoit mieux*

faire que par les prieres de l'Evesque qui venoit d'officier. Il loüa les grands talens & les vertus de ses Ancestres, & s'estant étendu sur ce que le Chancelier de Sillery avoit fait de grand, & sur les Ambassades, il ajousta, *que le grand merite de tant d'illustres personages avoit passé jusqu'à ce Prelat.* M^r de Soissons répondit à ce compliment, en termes fort obligeans pour cette Auguste Compagnie, & après l'avoir remerciée du choix qu'elle avoit fait de luy pour officier ce jour-là, il dit,

que ce n'estoit pas le seul remerciement qu'il eust à luy faire, & qu'il luy en devoit pour tous les Evêques dont le Parlement avoit toujours pris la deffence. Il fit ensuite une peinture de la Justice ; il en fit voir toutes les beautez , & n'oublia pas que Dieu avoit dit , que c'estoit une portion de luy-mesme. Après ces Complimens reciproques , il y eut un magnifique dîner chez M^r le premier President, où M^r de Soissons , quelques Presidents à Mortier , plusieurs Conseillers , & autres personnes de

la premiere qualité se trouverent.

La Cour des Aides fit le mesme jour l'ouverture de ses audiences, par deux beaux Discours, dont l'un fut prononcé par M^r le Camus son premier President, & l'autre par M^r des Haguais, premier Avocat General de la mesme Cour.

Le Discours de M^r le Camus toula sur la difficulté qu'il y a à rendre la Justice, & qu'il ne suffit pas d'estre honneste homme, bon Juge, & bien intentionné pour y

parvenir; il fit voir tous les écueils qui s'opposent à ses bonnes intentions. Il en trouva dans la prévention qu'on a ordinairement pour ses Amis, & fit remarquer qu'il y en avoit jusque dans la pitié même qu'on avoit pour les malheureux, & qu'un esprit de charité pouvoit séduire, & empêcher de rendre la Justice dans toute sa pureté. Il fit la peinture de beaucoup d'autres écueils qui s'opposoient aux bonnes intentions des meilleurs Juges, & parla en grand Magistrat.

Nov. 1692.

V

234 MERCURE

& en homme de qualité.

Le Discours de M^r des Ha-
guais fut sur la tranquillité
interieure que le Magistrat
doit se procurer. Il doit, dit-
il, estre exempt d'ambition ; se
renfermer sans dégoût dans les
fonctions de son Ministère, quoy
qu'elles ayent peut-estre peu d'é-
clat, & ne solliciter d'autre
employ que par ses vertus. S'il
se met au dessus de l'ambition,
il se mettra sans peine au dessus
de l'intérêt, qui agite moins les
grandes ames. Il trouvera des
tresors dans le mépris d'une opu-
lence superflue ; & il s'enrichira

de tout ce qu'il aura la force de ne pas desirer. Enfin ses plaisirs mesme seront innocens & tranquilles, tels qu'ils ne laissent dans l'esprit ny dans le cœur aucune trace après eux, & que le Magistrat en reprenant sa place y reprenne une attention telle que la desire celuy qui souffre & qui se plaint, & une bonté qui console ceux que sa Justice ne luy permettra pas de contenter. Il ajousta à cela la peinture d'un Juge qui n'estant pas content de luy mesme, soupire pendant qu'on luy applaudit, & fit voir que tous les Juges de-

236 MERCURE

voient estre comme le Roy, qui a tout sujet d'estre content de luy-mesme. La comparaison qu'il fit de ce Monarque & d'Auguste, fut trouvée tres-belle. Auguste avoit pacifié l'Europe, & recevoit des applaudissemens de toutes parts. Cependant le souvenir du Triumvirat, de toutes ses injustices, & de tout le sang qu'il avoit fait répandre, l'obligeoit à soupirer au milieu des acclamations publiques, au lieu que le Roy qui voit tout ligné contre, luy doit estre satisfait

de luy-mesme , sa modération le mettant hors d'état d'avoir à se faire aucun reproche. Il parla aussi des Juges qui lors qu'ils font bien leur devoir, quittent le travail afin d'éviter la peine , & fit connoître qu'il faut qu'un Juge travaille toujours.

Le Lundy d'après la S. Martin on fit l'ouverture des Audiences de la Grand'Chambre. On avoit accoustumé de les reculer quelquefois de quinze jours & souvent jusqu'à trois semaines, mais Mr le premier President les a tou-

238 MERCURE

jours avancées depuis qu'il est à la teste de cet Auguste Senat. M^r de la Moignon, l'un des trois Avocats Generaux, fit un Discours sur la Verité, le jour que ce Corps se rassembla. On faisoit autrefois ce mesme jour de severes Mercuriales aux Avocats, mais dans la suite des temps ces Mercuriales sont devenues plus douces, & plus honnestes, & l'on s'est contenté de faire des Discours, sur des points qui les regardent. C'est ce qui a obligé M^r de la Moignon à parler cette année sur la Ve-

rité que les Avocats doivent
rechercher, & sur tous les voi-
les qui la couvrent & qui sont
autant d'obstacles à la trou-
ver. Il fit la peinture d'un
grand nombre, & s'attacha
principalement à montrer que
le manque d'application y
contribuait beaucoup. Com-
me il n'y a point de Prince qui
aime plus la Verité que le Roy,
& que pour ne rien faire con-
tre elle, on l'a veu pronon-
cer un celebre Arrest contre
luy même, il ne fut pas
malaisé à M^r de la Moignon
de faire entrer dans son dis-

240 MERCURE

cours l'Eloge de ce Monarque, puis qu'il suffit de louer une vertu pour en trouver l'exemple dans sa personne, & qu'en parlant de Sa Majesté on se laisse facilement entraîner par tout ce qu'Elle a fait de surprenant, à quoy il est impossible de refuser des Eloges. Enfin M^r de la Moignon soustint dans ce Discours la réputation qu'il s'est acquise. Il persuada, il plut, & satisfit son Auditoire.

M^r le premier President parla sur cette même matiere,
mais

mais d'une maniere differente. Il s'attacha à faire connoître les routes necessaires pour trouver la Verité, & il le fit avec tant de netteté, & de sçavoir, qu'on ne peut douter que le Public n'en tire beaucoup de fruit, puis qu'il ne sçauroit manquer aux Avocats qui voudront profiter de cé Discours, que la seule volonté pour découvrir cette Verité, sans laquelle il est si difficile de bien rendre la Justice.

Au lieu des vieilles remontrances qu'on avoit accoustu-

Nov. 1692.

X

242 MERCURE

mé de faire aux Procureurs en ces occasions , M^r le premier President fit voir qu'ils avoient profité de celles qu'il leur avoit faites dans les dernieres années , & les exhorta à continuer.

Je croy, Madame, vous faire plaisir, ainsi qu'à tous ceux qui sont curieux de Montres, en vous apprenant que M^r de Haute-feuille a trouvé la perfection des Pendules portatives, dont le mouvement est réglé par les vibrations d'un Ressort droit ou spiral, c'est à dire, un moyen simple &

GALANT. 243

facile de les rendre aussi justes que les Pendules, & pour faire aller les Montres de poche huit jours & davantage, sans remonter, avec la même justesse, ce qu'aucun Ouvrier n'a encore pû executer. On ne peut douter que cette Invention ne soit d'une tres-grande utilité à l'égard de la première partie, puis que les plus sçavans Mathématiciens demeurent d'accord que si on avoit sur la Mer une Horloge juste, ce seroit le moyen le plus facile de connoître les Longitudes, qui est un secret

X ij

244 MERCURE

que l'on recherche depuis si
temps, & pour la découverte
duquel on a promis de tres-
grandes récompenses en Fran-
ce, en Angleterre, en Hol-
lande, & ailleurs. A l'égard
de la seconde, on sçait assez
de quelle utilité il est d'avoir
une Montre juste & exempte
de la sujétion incommode de
la remonter tous les jours.
M^r de Hautefeuille a déjà
donné au Public la premiere
partie de cette Invention, dans
un Ecrit qu'il presenta en
1674 à Messieurs de l'Acade-
mie Royale des Sciences, au

sujet de laquelle il eut l'année suivante un procès avec Mr Huguens , de la même Academie. Ce procès, après avoir esté appointé , est demeuré indécis , & n'a point encore esté jugé. Pour éviter un pareil inconvenient , & pour tâcher de se rendre cette seconde Invention plus utile que ne luy a esté la premiere, il a résolu, avant que de la publier à tout le monde, & de faire imprimer le Traité qu'il a fait sur cette matiere , de la communiquer seulement à un certain nombre d'Horlogeurs.

246 MERCURE

dont il en a déjà choisi quatre des plus habiles & des plus fameux , avec lesquels il a fait le Traité ou Convention dont voicy une copie. Comme il en desire augmenter le nombre, il est bon qu'elle soit veüe, afin que ceux qui voudront avoir la connoissance de cette nouvelle invention, s'adressent à luy.

P Ardevant les Conseillers du Roy , Notaires , Gardenottes au Chastelet de Paris , soussignez. Furent presens BaltaZard & Gilles Martinot , demeurant

GALANT. 247

*sur le Quay des Orfèvres , Pa-
roisse de Saint Barthelemy , Ni-
colas Gribelin , demeurant rue de
Bussy, Paroisse Saint Sulpice ,
& Jacques Langlois , demeurant
Place Dauphine , susdite Paroisse
Saint Barthelemy , tous Maistres
Horlogeurs à Paris , lesquels , sur
sur ce que M^c Jean de Haute-
feuille , demeurant à l'Hostel de
Boüillon , Paroisse Saint Sulpice,
sur le Quay Malaquay , à ce
present, leur a déclaré qu'il a
trouvé la perfection des Pendules
portatives, c'est à dire , un moyen
simple & facile de les rendre aussi
justes que les Pendules , & de*

X iiij

248 MERCURE

faire aller les Montres de poche huit jours & davantage avec la mesme justesse sans les remonter ; & après qu'il leur a fait lecture , en presence des Notaires soussignez , du Traité en manuscrit qu'il a fait , & qui montre le moyen de parvenir à ladite perfection , & estant persuadez que cette Invention seroit tres-utile au Public , ils se sont obligez , & s'obligent par ces Presentes , de bailler & payer audit Sieur de Hautefeuille , un Loüis d'or neuf pour chaque Horloge ou Montre neuve qu'ils feront de cette façon , & un demy

Loüis d'or neuf pour chacune de l'ancienne maniere, qui sera remise & rétablie de cette nouvelle maniere & invention, jusques à ce que ledit Sieur de Hautefeuille ait obtenu du Roy un Privilege, pour avoir seul la permission de faire fabriquer, vendre & debiter lesdites Horloges & Montres de ladite nouvelle Invention : après l'enregistrement duquel Privilege ils payeront le droit qui sera éabty par Sa Majesté comme tous les autres Ouvriers ; & ne pourront lesdits Sieurs Horlogers comparans s'exempter de payer lesdits Loüis & demy-

250 MERCURE

Loüis d'or, sous prétexte de changement, augmentation ou perfection qu'ils y pourroient faire. Comme aussi ne pourront lesdits Sieurs Horlogeurs comparans, vendre ny debiter aucune Horloge ny Montre de cette façon, avant que ledit Sieur de Haute-feuille en ait présenté au Roy, & à Monseigneur le Dauphin; pourquoy ils s'obligent pareillement de luy declarer & faire voir toutes celles qu'ils auront faites, dont il en pourra prendre une de chacun desdits Sieurs Horlogeurs comparans, c'est à dire, celle qui luy plaira le mieux, sur

lesquelles ils feront graver ces mots : D^e Hauteſcuille Aurelianenſis Inventor ; deſquelles Montres il leur payera la juſte valeur. Comme pareillement s'obligent leſdits Sieurs Horlogeurs comparans de garder le ſecret, & de ne le communiquer à aucun Horlogeur, ny autre perſonne ; que deux mois après que ledit Sieur de Hauteſcuille aura pris chez chacun deſdits Sieurs Horlogeurs une Montre de ladite nouvelle invention ; & ledit Sieur de Hauteſcuille promet de ſa part de ne divulguer ny communiquer à qui que ce ſoit leſdi-

252 MERCURE

tes Montres qu'il aura prises
chez lesdits Sieurs Horlogers,
qu'après qu'il en aura présenté
au Roy ; le tout à peine de mille
livres , & de tous dépens , dom-
mages & interests contre chacun
de ceux qui contreviendront à
l'une des clauses susdites. Pourra
ledit Sieur de Hautefeuille faire
un pareil Traité, si bon luy sem-
ble , avec tels autres Horlogers
qu'il jugera à propos ; & en cas
que ledit Sieur de Hautefeuille
n'obtinist pas ledit Privilege, les-
dits Sieurs Horlogers comparans
ne luy payeront plus lesdits Louis
& demy Louis d'or , lors que la-

dite Invention sera connue, pratiquée & en vente par une grande partie des Horlogeurs.

Vous voyez, Madame, que j'ay eu raison de vous dire que cet avis doit faire plaisir aux Curieux, puis qu'ils seront bien-aîsés d'apprendre, qu'ils peuvent avoir des Montres pareilles à celles dont il est parlé dans ce Traité.

Le S^r Michel Brunet, Marchand Libraire, Galerie neuve du Palais au Dauphin, debite un Livre nouveau en deux Volumes, qui a pour

254 MERCURE

Titre , *Voyages Historiques* de l'Europe , contenant l'origine , la Religion , les mœurs , les coutumes & les forces de tous les Peuples qui l'habitent , avec une Relation exacte de tout ce que chaque Pays renferme de plus digne de la curiosité d'un Voyageur. Le Titre seul de ce Livre en fait connoître l'utilité , tant pour ceux qui aiment à voir les Pays Etrangers , que pour les personnes qui ne peuvent ou ne veulent pas courir les risques & les fatigues des Voyageurs ; & s'il en faut juger par le cours qu'ont eu

les Ouvrages que le même Auteur a composez, lors qu'il étoit dans les Pays Etrangers, où il a sejourné long-temps, le Public luy sçaura bon gré des remarques qu'il vient de mettre au jour. Le debit qui s'est fait du premier Volume, est une preuve de la bonté du second, puis que ce n'est que des Ouvrages qui ont réüssi, qu'on voit des seconds Volumes, quand ils n'ont point paru avec les premiers. On doit estre persuadé que sans cette certitude on n'en voudroit pas faire la dépense.

256 MERCURE

Le même Michel Brunet debite deux autres Livres nouveaux que vient d'imprimer le S^r Coignard, Imprimeur & Libraire du Roy. L'un est *Le Parallele des Anciens & des Modernes*, en ce qui regarde la Poesie, par M^r Perrault de l'Academie Françoise. Vous avez déjà veu deux Volumes de sa façon sous ce mesme titre. Le premier est pour ce qui concerne les Sciences & les Arts, & le second pour l'éloquence. Celuy cy est le troisiéme. Il y déduit les raisons qu'il a de

prétendre , que si les Poëtes Anciens sont excellens, comme on ne scauroit en disconvenir , les Modernes ne leur cedent en rien , & les surpassent mesme en beaucoup de choses. Il est malaisé que cet Ouvrage , quoy que rempli de beautez , satisfasse également tout le monde , puisque l'Auteur y marque beaucoup de choses, qu'il prétend estre des defauts dans l'Illiad & dans l'Odissee. Comme il le fait à ses risques , chacun a la liberté , selon son goust , d'approuver , ou de condam-

Nov. 1622.

Y

258 MERCURE

ner son Jugement. La veneration qu'on a pour le nom d'Homere , semble estre un préjugé contre luy. Il y auroit cependant de la justice à se défaire de toute prévention , ce que l'on feroit si on vouloit lire les Ouvrages des Anciens , comme s'ils étoient Modernes , & ceux des Modernes comme s'ils estoient Anciens. On trouveroit beaucoup qui est beau veritablement, sans se mettre en peine s'il est beau depuis long-téps, ou si ce sont des beautez qui viennent de naistre. Outre le plaisir que vous feront les raisonne-

que vous feront les raisonnemens de M^r Perraut que vous trouverez fort justes dans ce Volume sur la Poësie , vous estimerez la modération qu'il fait paroistre dans sa Preface, où après avoir rapporté les injures qu'on luy a dites à l'occasion de quelques Critiques qu'il a faites sur le bouclier d'Achiles , il declare , qu'il ne prendra jamais d'autre vangeance de celles qu'on pourra encore luy dire , que de les rapporter toujours mot à mot , ajoustant que s'il a mérité ces injures elles de-

Y ij

260 MERCURE

meureront sur luy , & que s'il ne les a pas méritées , elles retourneront sur ceux dont il les aura reçues.

L'autre Livre nouveau est une *Relation du voyage & retour des Indes Orientales , pendant les années 1690. & 1691. par M^r Pouchot de Chantassin ; Garde-Marine , servant sur le Bord de M^r Duquesne , Commandant de l'Escadre.* Cette Relation , outre quantité de choses curieuses sur les différentes Sectes , mœurs & Religions des Habitans du Pays, contient un détail exact de la Campa-

gne que M^r Duquesne vient de faire aux Indes, & qui a tenu jusques icy tous les esprits en suspens ; les Combats que cet habile Commandant y a livrez contre les Anglois & les Hollandois ; les Prises qu'il a faites sur eux, & sa sage conduite à ramener de six mille lieuës, parmy les dangers des vastes Mers qu'il a traversés, & au milieu de toute la puissance des Ennemis de la France, une Escadre de six Vaisseaux que Sa Majesté luy avoit confiée.

Je vous ay parlé juste tou-

262 MERCURE

chant la Lotterie de M^r Philidor l'ainé, Ordinaire de la Musique du Roy. Monseigneur le Dauphin & Madame la Princesse de Conroy Douairiere, se sont donné le divertissement de faire tirer cette Lotterie devant eux. Plusieurs personnes de marque y ont esté employées, & les boëtes ont esté cachetées des cachets qui ont servy à la grande Lotterie du Roy. Cependant elles ne seront distribuées que vers le quinzième du mois prochain, & elles demeureront jusque-là en

dépoſt chez Madame la Princeſſe de Conty. Il faut vous en dire la raiſon. On vouloit tenir parole au Public , & tirer cette Lotterie , mais il ſ'en falloit mille écus que le fond ne fuſt remply. On ne pouvoit diminuer mille écus ſur la ſomme à laquelle on avoit fixé cette Lotterie, parce qu'il n'y a qu'un ſeul lot , qui conſiſte en une maiſon. L'embaras eſtoit grand , & les expédients difficiles à trouver. Enfin il a eſté réſolu , que M^r Philidor prendroit pour mille écus de billets , c'eſt-

264 MERCURE

à dire , pour ce qui restoit de
fond à remplir. Il les a pris ,
& l'on n'a differé de délivrer
les boëtes qu'afin que le Pu-
blic fust averty , qu'il luy of-
fre ses billets , pour les mes-
mes sommes qu'il a données.
Ceux qui les acheteront ne
seront pas long-temps sans
estre éclaircis s'ils auront ce
lot unique , puis que la Lot-
terie est tirée , ce qui fut fait
le 19. de ce mois , & depuis ce
temps on a déjà pris beau-
coup de ces Billets. Il peut
arriver qu'il luy en restera ,
mais peut-estre aussi qu'il
n'en

GALANT. 265

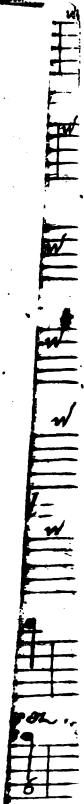
n'en aura pas assez pour ceux qui en souhaitteront. Le Public a sujet par là d'estre content de M^r Philidor. Puis qu'il offre tous les billets jusques au dernier , on peut le mettre hors d'état de regagner sa maison en prenant ceux qui luy restent. On trouvera les Cartes de plusieurs sortes de numero, chez M^r Louvet , Marchand Papetier à l'Empereur, à Paris, rue de l'Arbre-Sec , & chez M^r Philidor l'Ainé, proche les Coches du S^r Paumier à Versailles.

Nov. 1692.

Z

266 MERCURE

Avec quel plaisir ne devez-vous pas recevoir l'Air nouveau que je vous envoie ! Les paroles sont sur la plus noble matiere que l'on pùt choisir, & vous comprenez aisément par là qu'elles doivent estre sur les triumphes du Roy. C'est le celebre M^r Boyer qui les a faites, & le fameux M^r Lambert qui les a mises en air. Si la matiere est auguste, les Ouvriers qui ont pris soin de la mettre en œuvre, ont tous les talens qu'il faut pour cela.



GALANT. 267

AIR NOUVEAU.

Croissez, Palmes, croissez, Lau-
riers.

Louis pousse si loin sa gloire & son
Empire,

Que s'il faut couronner tous ses ex-
ploits guerriers,

A peine pourrez-vous suffire.

Croissez, Palmes, croissez, Lau-
riers.

Rameaux sacrez d'éternelle ver-
dure,

Vous aurez tous un jour l'honneur
d'estre cueillis

Par les vaillantes mains du Monar-
que des Lis;

La Victoire vous en assure.

Croissez, Palmes, &c.

Z ij

268 MERCURE

Je vous envoie un Sonnet
qui en faisant la peinture d'un
habile Prédicateur & des uti-
les effets qu'il produit par ses
Sermons , insinuë agreable-
ment quelle esperance doit
estre permise à tous ceux qui
ont cet admirable talent.

Sur un habile Prédicateur
de Paris.

Quand tu parles, la Chaire est
dignement remplie ,
Tu joins le saint Prophete au parfait
Orateur ;
Tu convertis l'Impie en charmant
l'Auditeur.

*Ah! que ton éloquence est chrestienne
& polie?*

Z

*L'Orgueilleux qui t'écoute aussi tost
s'humilie;*

*L'Avare de son or n'est plus adora-
teur,*

*Et des Mysteres saints reverant la
hauteur,*

*Le Libertin sans foy reconnoist sa
folie.*

S

*Ces prodiges frequens marquent ta
Mission.*

*Tous tes discours sont pleins d'une
sainte Onction,*

*Et tu ne presches rien que c: qu'on te
voit faire.*

Z

*Que je serois ravy de te voir mon
Prelat!*

Z iij

270 MERCURE

*Tu ne peux jamais mieux remplir ton
ministere ,
Mais paré de la Pourpre il auroit plus
d'éclat.*

Nous sommes si accoutumés à entendre parler des Prises que les François font sur les Anglois, & sur les Hollandois, que cela ne nous paroist plus extraordinaire. Cependant c'est une chose qui tient du prodige, & jamais progrès n'ont esté, ny si continuels, ny en si grand nombre. Ce qui les rend encore plus surprenans, c'est qu'ils sont faits par une seule Na-

tion , sur deux autres appliquées à faire fleurir leurs Etats par la Navigation, au lieu que la Marine n'est considerable en France que depuis que le Roy a pris seul le Gouvernement de son Royaume. Nous avons fait pendant ce seul mois de Novembre plus de cinquante Prises sur ces deux puissantes Nations, & nos Armateurs ont obligé le Prince d'Orange à mettre Pavillon bas, lors qu'il a repassé en Angleterre. Voicy comment se passa la chose. Ce Prince partit de Hollande avec cinq

Z iiij

272 **MERCURE**

Bastimens , & peu de temps après il se vit suivy par quatre moins considerables , mais qui par leur contenance fiere , & par leur manœuvre faisoient voir qu'ils avoient quelque dessein d'attaquer , bien qu'ils fussent inferieurs en nombre de Vaisseaux , & en forces. Le Prince d'Orange demanda si on connoissoit ce que c'estoit que ces Bastimens , & on luy répondit qu'ils étoient commandez par le Capitaine Barth, & que s'il vouloit , on en détacheroit quelques uns pour aller à eux ; mais bien loin d'y

consentir , il fit mettre bas le Pavillon qu'il arboroit , afin que si le Capitaine Barth se sentoit tenté de tout risquer pour un coup aussi glorieux & aussi utile qu'auroit esté celuy de le prendre, il n'y eust aucune marque qui pust faire connoistre dans quel Vaisseau il estoit monté. Comme il est homme de fort grande précaution lors qu'il s'agit de ne point risquer sa vie, il arriva en Angleterre seulement étourdy de la peur, & battu de la tempeste. Après le chagrin qu'il devoit sentir d'avoir fait

274 MERCURE

une si malheureuse Campagne, il avoit sujet d'apprehender que les Habitans de Londres ne le vissent pas de bon œil, la diminution de leur commerce ayant toujours augmenté depuis qu'il est monté sur le Trône d'Angleterre; mais ses bons Amis avoient pris des mesures pour inspirer au Peuple des sentimens contraires à ses interests, & l'Evesque de Londres, avec ses Creatures, ne parla que de graces à rendre à Dieu d'avoir conservé un si grand Monarque. Cet Evesque agissoit pour

luy , parce que cette conserva-
 tion luy importe plus qu'à un
 autre , & qu'il doit craindre
 que le vray Roy d'Angleterre
 ne rentre dans ses Etats , puis
 que devant toute sa fortune à
 ce Monarque qui l'a élevé , il a
 lieu de croire qu'il le puniroit
 de sa trahison , si ses Sujets ve-
 noient à se repentir de leurs
 crimes. Voilà comme les Peu-
 ples sont souvent les dupes des
 Particuliers élevez par la for-
 tune , qui ne travaillent que
 pour eux mêmes , lors qu'ils
 feignent de n'avoir que le bien
 public en veüe. Le Docteur

276 MERCURE

Burnet , venu de Hollande avec le Prince d'Orange , & qui a trouvé un Evêché où il auroit trouvé la punition de ses perfidies , a encore esté du nombre de ceux qui ont tout mis en usage pour tromper les Peuples, en leur marquant que les obligations qu'ils avoient au Prince d'Orange, les devoient engager à le feliciter sur son retour. Cependant il avoit ses raisons pour en user de la sorte, & quand on voit dans les Nouvelles publiques que toutes les cloches ont sonné en

Angleterre en réjouissance de l'hureux retour du Prince d'Orange , on ne doit pas croire que le Peuple en soit plus satisfait de ce Prince , & que ces marques d'allegresse publique l'empêchent de voir qu'il a laissé perdre Namur , & sacrifié les Anglois à la Bataille de Steinkerke, où la plupart des vieilles Troupes ont esté taillées en pieces , & ruinées de maniere , que celles qui sont restées de ce Combat, ont bien resolu , si elles pouvoient une fois se voir en Angleterre, de ne plus retourner

278 MERCURE

en Flandre. Les Peuples de Hollande, quoy que retenus par leurs Magistrats, ou gagnez, ou apprehendant la puissance du Prince d'Orange, n'ont pû s'empescher de témoigner leur chagrin, de voir que les Alliez n'ont point fait de plus grandes pertes en Flandre que depuis que ce Prince s'est mis à la teste de leurs Armées. Jamais ils n'ont vû tant de promesses & si peu d'effets que depuis ce temps-là. C'est ce qui donna lieu à un Comedien d'Amsterdam, de le jouer il y a

quelques mois, dans une Scène qui a fait beaucoup de bruit en Hollande, & mesme dans plusieurs Cours de l'Europe. Ce Comedien representant un Valet, discouroit avec son Maistre, & ce qu'ils disoient rouloit sur les moyens de vivre heureux dans le monde, & sur ce qu'il falloit faire pour parvenir à un bonheur accompli. Après avoir nommé bien des choses, le Valet conclut, *qu'il falloit, pour vivre heureux, estre comme le Prince d'Orange, qui estoit heureux sans rien faire.*

280 MERCURE

Ce trait Satyrique fit tant de bruit, que pour satisfaire ce Prince on fut obligé de mettre le Comedien en prison. Au lieu des lœüanges que les Flateurs du Prince d'Orange luy donnent, on pourroit luy dire les Vers suivans qui ont esté faits par M^r Diereville.

Au Prince d'Orange.

Prendre Namur, bombarder
Charleroy,
Trois défaites dans l'intervale,
Nassau, cette Campagne est elle assez
fatale ?
Qu'en penses-tu de bonne foy ?

GALANT. 28E

*Tu l'as veu de plus près que moy,
Et pour juger des coups nul autre ne
s'écale.*

*Sont-ce-là des Explots d'un grand
& puissant Roy?*

*Et malgré la Ligue infernale,
Trouves-tu par ces faits que Louis se
signale,*

*Et triomphe par tout de toy?
Si tu ne le vois pas, tout l'Univers
l'admire.*

*Tu devois partager son florissant
Empire*

Entre mille & mille Envieux.

*Quel chagrin va ronger ton cœur
ambitieux!*

*Retire-toy honteux d'une telle Cam-
pagne.*

*Tu ne sçais que bastir des Chasteaux
en Espagne, { tes yeux.*

Lorsque Louis en prend les Villes à

Nov. 1692.

Aa

282 MERCURE

Comme j'ay commencé cet Article, en vous parlant des Prises faites sur les Anglois & sur les Hollandois, je dois vous dire avant que de le finir, que je ne vous entretiendray point de toutes celles qui sont dans les Nouvelles publiques, & que je me contenteray de vous parler de quelques-unes, dont vous n'avez pas sçeu tout le détail.

Deux Fregates du Roy, l'une commandée par M^r Hercule de la Roche, & l'autte par M^r le Chevalier de Chaulieu qui croisoit vers le Cap de

GALANT. 283

Gate, ayant trouvé un Vaisseau Anglois venant du Levant ; M^r de la Roché le combatit seul, par ce que M^r le Chevalier de Chaulieu étoit fort éloigné ; & lors qu'il eut essuyé la première décharge des Anglois, il l'aborda, jetta dessus une partie de son monde, & s'en rendit maître après trois quarts-d'heure de Combat. Le Capitaine Anglois mourut de ses blessures, & quarante Matelots furent tuez. La prise est estimée deux cens mille Ecus. Ce Vaisseau étoit de quarante

A a ij

284 MERCURE

Canons, dont il n'y en avoit que trente de montez. M^r de la Roche n'eut que six Soldats tuez, & quinze hommes bleffez, du nombre defquels eft fon Lieutenant. Cette action eft des plus vigoureufes, & quoy que M^r de la Roche foit encore fort jeune, elle a efté conduite avec toute l'experience qu'un Capiraine consommé auroit pû faire voir dans une pareille rencontre. Le Roy luy a donné vingt mille francs de gratification, & a témoigné qu'il eftoit plus content de fa valeur & de la

maniere dont ce Vaisseau avoit esté pris, que de la prise mesme.

M^r de Bethune, Commandant le Vaisseau l'Avanturier, a pris un Navire Marchand venu du Levant, dont la charge est estimée cent mille écus, quoy qu'elle ne soit que de Raisin de Corinthe. Il a aussi coulé à fonds un Vaisseau de Guerre qui l'escortoit. Comme les Anglois font grand cas du Raisin de Corinthe, & qu'ils en mettent presque dans tout ce qu'ils mangent, on assure que

286 MERCURE

le Maistre du Vaisseau offre une somme considerable pour le racheter, & il y apparence que l'argent nous conviendra mieux que cette sorte de Marchandise.

Je vous envoie un Journal du mouvement des Anglois, depuis leur approche du Fort-Louis de Plaisance. Il est du Gouverneur mesme qui a esté assiégué.

LE 24. du mois de Septembre 1692. la Flote des Marchands de France estoit prest. de mettre à la voile pour s'en.

retourner, lors que j'eus nouvelle que l'on avoit decouvert une Escadre de cinq Vaisseaux vers le Cap de Sainte. Marie, mouillez dans l'Anse du Pourchet, a cinq lieues d'icy. J'envoyay aussi-tost une Chaloupe le long de la coste, pour m'assurer de la verité, & connoistre leur Pavillon. Les Découvreurs me rapportèrent qu'il estoit vray, & qu'ils estoient à la voile, faisant route pour entrer dans le Port de Plaisance, où ils mouillèrent à la veüe le 15. Ils appareillerent le 16. & se mirent en rade hors la portée du Canon. Je fis le mesme jour un

288 MERCURE

détachement de soixante hommes sous le commandement de M^r le Baron de la Hontan , Capitaine Réformé en Canada , qui se posta dans un endroit où je ne doutay point qu'ils ne missent pied à terre , si leur dessein estoit de gagner la Montagne qui commande le Fort-Louis , & d'où la Mousqueterie auroit fort incommode nostre Batterie. Ils ne firent aucun mouvement ce jour-là que de mettre leurs Chaloupes à la mer , & de sonder à la rade. Le 17. ils tenterent la descente à la Fontaine , avec un gros Détachement conduit par leurs Chaloupes,

loupes , dans l'Anse où nos Soldats estoient embusquez. Je ne sçay par quelle avanture ils sceurent qu'on les y attendoit, puis que hors de la portée de nostre Mousqueterie , ils changerent tout à coup de route , & tournerent la prouë derriere un petit cap, où ils jetterent avec précipitation des hommes à terre , qui avant que nos gens fussent en estat de s'y opposer , mirent le feu dans le bois , & se rembarquerent à la haste , croyant sans doute qu'un embrasement general decouvriroit les postes qui leur paroissent dangereux à l'abordage.

Nov. 1692.

Bb

290 MERCURE

Dans cet intervalle , après avoir pourveu aux seuretez du dedans de la Place , j'allay faire travailler à celle des dehors , en faisant construire une Redoute de pieux sur le haut de la Montagne qui commandoit nos Batteries. Le 18. j'en fis dresser une de quatre Canons sur la pointe du Goulet , de l'autre costé de l'entrée du Bassin , tant pour la rendre impraticable aux Ennemis , que pour la défense des Cables qui la traversent , ce qui les détourna , je croy , d'y tenter le passage.

Pendant que je m'occupois à faire presser les travaux , les

Laisseaux Ennemis défresflerent
 leurs Hunters, faisant semblant
 de vouloir avancer. Le vent étoit
 à Ouest-sur-Ouest, temps à sou-
 hait pour entrer dans le Port.
 mais ils furent plus retenus que je
 ne m'attendois, car ils ne firent
 aucune manœuvre dangereuse,
 que de promener leurs Chaloupes
 d'un bord à l'autre. Sur le midy,
 comme il en venoit une des leurs
 au Fort sous le Pavillon Fran-
 çois, j'en fis nager une des nostres
 au devant, portant mesme Pavil-
 lon, commandée par un Sergent,
 pour sçavoir ce que l'on souhai-
 toit. L'Officier Anglois qui la

292 MERCURE

commandoit, demanda à estre conduit devant le Gouverneur de la Place, ce qui luy fut accordé les yeux bandez jusqu'à la porte de ma chambre, selon l'ordre de la guerre. Il me dit qu'il venoit de la part de M^r Williams, son General, pour me faire des civilitez, & que ne pouvant bien s'expliquer, il me prioit d'envoyer un de mes Officiers à son Bord, où son Commandant luy feroit mieux entendre les choses qu'il ne pouvoit faire, & qu'ayant un Capitaine de Navire & plusieurs Matelots, il pourroit entrer en quelque accommo-

dement pour les retirer. Cela m'obligea d'envoyer le Sieur Costebelle, Lieutenant de la Compagnie du Sienr Pastour, accompagné de M^r de la Fontan, à leur Amiral. pour répondre à son honnêteté, & tâcher de découvrir leurs forces & leur dessein. L'armement du Vaisseau ne leur fut point caché. On les fit promener dans toutes les Batteries, & après des complimens reciproques, n'ayant point d'autres ordres que de saluer de ma part le Commandant, ils revinrent au Fort-Louis, où estoient restez jusqu'à leur retour, l'Envoyé, & un

autre Officier de l'Escadre Angloise : Et avant que de se rembarquer, ils me dirent qu'ils avoient ordre de leur General de me faire sçavoir en prenant congé de moy, qu'ils estoient envoyez de la part du Roy Guillaume, pour se rendre maistres de la Place, & me sommoient de la rendre, sans quoy ils estoient resolus de l'insulter vivement au premier temps favorable. Je leur répondis que j'estois trop bon Sujet du Roy mon Maistre pour faire une telle lâcheté, qu'ils n'avoient qu'à m'attaquer vigoureusement, & que je me défendrois.

de nefme. Le Sieur de Costebelle m'informa des forces de cet Amiral nommé l'Albans, portant soixante & deux Canons, la Batterie basse de dix-huit livres de balle, de douze livres sur le premier pont, & de huit à six livres sur le Chasteau de derriere. Il y avoit deux autres Vaisseaux, nommez le Plimouth & la Galere, d'égale force, une Fregate dont l'armement n'estoit pas si considerable, & une Flute de vingt-huit Canons. Les Envoyez retirez de part & d'autre, j'allay presser les travaux des dehors de la Place, laissant ordre

B b iiij

296 MERCURE

au Commandant des Troupes ; d'envoyer aux fascines, de ramasser les Barriques vuides des Habitations. & de les disposer sur nostre Place d'armes, pour faire de nouveaux retranchemens, supposé que les Ennemis rasassent nos retranchemens, & qu'ils voulussent tenter une descente sur la brèche.

Le 19. les Assiegeans qui croyoient n'avoir à prendre qu'un seul poste, découvrirent dans la suite, qu'il y en avoit trois differens, sçavoir celui de la Redoute, celui des batteries du Goulet, & nostre Place d'ar-

mes où estoient renfermées nos plus considerables forces. Le mesme jour, à six heures du matin, l'Amiral mit flamme d'ordre, defresla son petit Hunier, fit porter des ancres à touër, & balla sur le Greslin à la portée du Canon. Pendant cette manœuvre, ils nous renvoyerent une Chaloupe, que je fis prévenir d'une des nostres. L'Officier que j'y envoyay s'estant joint avec celuy des Anglois, me rapporta qu'il luy avoit seulement dit, que si on vouloit parlementer pendant ou après le Combat, j'eusse à hisser un Pavillon rou-

298 MERCURE

ge. Cela me surprit d'autant plus que je ne luy avois répondu qu'un homme qui ne vouloit entendre à aucune composition, me trouvant en estat de leur en faire rechercher.

L'Anglois s'estant rendu à son Bord, je n'attendis pas qu'ils fussent les premiers à insulter le Pavillon François; je fis faire feu de toutes nos batteries sur leur. L'Amiral ne tarda pas à nous répondre. Leur feu fut de la dernière violence, pendant quatre ou cinq heures, & le nôtre plus mediocre, voulant ménager nostre poudre, & leur faire

consommer la leur , mais nous tirâmes nos coups si à propos, qu'en six heures de combat, nous fîmes arriver leur Amiral, & se retirer hors de Ligne. Nous nous vîmes presque réduits à nostre dernière gargousse de poudre, & à mettre à prix les boulets des Ennemis que je fis ramasser autour de nos Remparts, & dans les maisons qui en ont esté toutes criblées. On peut juger par là de l'extrémité où nous nous serions trouvez, si les Ennemis s'estoient opiniastrez sous nos remparts. Le secours des Vaisseaux Marchands estoit faible

300 MERCURE

de ce costé-là, mais pour ce qui est des Capitaines, ils ont donné leurs soins dans tout ce que je leur ay marqué estre de besoin pour le service du Roy. Ils se sont affoiblis sans contrainte de leurs équipages, & d'une bonne volonté, sans autre interest que de leur conservation & de celle de la Place. Ils me donnerent six vingts-hommes de renfort, plus propres à la verité aux travaux, qu'à la guerre, mais la presence de leurs Officiers dans les batteries fit que nostre Canon fut servy comme je le souhaitois.

Le Vice-Amiral tint meil-

leure contenance , & ne se retira que long-temps après que le bruit du Canon eut finy par les derniers coups que je fis tirer , ne croyant pas qu'un armement si considerable n'eust que deux mille coups à tirer. Je ne doute point qu'ils ne reviennent à la charge. Je fis incessamment travailler à raccommoder les embraseures incommodées , & les dehors des remparts qui s'estoient un peu éboulez en quatre endroits , & en cinq ou six heures de temps nous fusmes mieux que le jour précédent par l'augmentation des embraseures que je fis faire sur la

302 MERCURE

face opposée à leurs forces. Nous n'avons eu en cette occasion que cinq hommes hors de combat. Le plus grand desordre a esté dans les maisons particulières. Il n'y avoit heureusement personne, ayant fait sortir les Femmes du Fort, & chaque Habitant estoit à leurs postes avec une fermeté de bons Sujets du Roy. Le 20. il se sauva du Bord de l'Amiral un Pilote François Prisonnier qui vint à la nage aborder près du détachement que j'avois posté du costé de la Fontaine. M^r de la Honian qui y commandoit, le fit conduire au Fort. Par les

Interrogats que je luy fis sur ce qu'il avoit pu apprendre des équipages, j'ay connus que l'Envoyé des Ennemis ne m'avoit rien dit d'éloigné de la vérité, touchant le Combat naval de la Manche. Il me parla de leurs desseins, où il avoit remarqué de grandes irresolutions, depuis qu'ils avoient reconnu nos forces, qu'ils se contrarioient extrêmement dans le party qu'ils avoient à prendre pour se rendre Maistres de la Place, & qu'il falloit qu'ils eussent esté bien mal traitez, parce que les équipages grondoyent fort de leur entreprise.

Voilà tout ce que j'en tiray de vrai-semblable, avec la précaution qu'ils avoient observée en se separant de leur Armée de cacher leurs ordres à tous les Ennemis. Quant au nombre de leurs Morts & de leurs Blessez, il luy avoit paru un Quartier-Maistre de consideration de tuez, quatre Matelots aussi tuez, & dix hors de combat. Les differens bois que la Marée a jettez sur nostre Grave, ne laissent pas douter qu'ils n'ayent esté maltraitez. Je n'ay point eu connoissance de la perte de leurs autres Vaisseaux.

Le 21. nous apperçumes qu'ils viroient sur leurs ancres, & que les tenant à pic, le vent au Nordest, ils vouloient s'éloigner de nous, ce qui nous parut au moment qu'ils allerent avec leurs Chaloupes brûler les Habitations de la Pointe Verte à une lieuë d'icy, qui leur auroient coûté cher, si pendant la nuit précédente une pluie effroyable n'avoit arresté le gros Detachement que j'y envoyois pour les deffendre. La route qu'il faut tenir par les Bois est si peu fréquentée, qu'il eust esté impossible que des gens armez s'y fussent rendus.

Nov. 1692.

Cc

en estat d'attaquer les Ennemis.
Voilà où a finy leur entreprise,
dans le temps que je m'attendois
à les recevoir à la breche, avec
la mesme resolution que je les ay
receus sous le Canon de la Place,
dont Sa Majesté a bien voulu
m'honorer du Commandement &
de la garde fidelle.

Vous avez oüy parler de l'atta-
que d'un des Fauxbourgs d'Huy
par un Party de Namur, mais le
détail n'en ayant encore paru dans
aucune Nouvelle publique, je croy
que je vous feray plaisir de vous
l'apprendre.

Mr de Guiscar ayant appris que
le Comte de Serclas avoit fait
loger deux Compagnies de Dra-

gions & cinq d'Infanterie dans le Fauxbourg de Stat, qui est éloigné de Huy d'environ une petite portée de Canon , & situé entre un grand rocher escarpé & la Mehagne , & dans le Conflant de cette riviere & de la Meuse ; & estant aussi bien informé que les Ennemis gardoient soigneusement le haut de ce rocher & la teste du Fauxbourg , ainsi que le costé de la montagne , mettant seulement un Bioüac de huit hommes pendant la nuit sur le bord de la Meuse, parce qu'ils croyoient que la profondeur de la riviere en cet endroit les mettoit hors d'état d'être attaquez , il se détermina à enlever ce quartier, & pour cet effet, il commanda l'onzième de ce mois au soir , après les portes de Na-

Cc ij.

308 MERCURE

nur fermées, trois cens Grenadiers, & Fuzeliers, & doubla les Officiers subalternes, & les Sergens, mais sans envoyer ny Lieutenant-Colonel, ny Capitaines, afin d'en donner le Commandement à M. de Vrans, Capitaine d'une Compagnie-Franche, dont la valeur & la capacité luy étoient connues, & qui ayant demeuré longtemps à Huy, seavoit quelle étoit la situation du Faubourg qu'il s'agissoit d'attaquer. M. de Guiscard fit donner à chaque Soldat de la poudre & du plomb, pour tirer dix coups, & leur ayant fait prendre aussi cent Grenades & trente haches, il les fit embarquer sur six petits Bateaux couplés de deux en deux. Ils partirent sur les dix heures du soir, &

M. de Guiscard marcha en mesme temps avec six cens chevaux & Dragons , menant avec luy des Bateliers, & les chevaux necessaires pour faire remonter ces Bateaux , quand l'expedition qu'il avoit resoluë seroit achevée. Il arriva sur les trois heures du matin à un quart de lieuë du Faubourg de Stat , où il fit alte pour attendre le commencement de l'action , mais le jour passa sans qu'il entendist aucun bruit, ce qui luy fit croire que quelque inconvenient ayant arresté ses Bateaux , les avoit empeschez d'arriver à l'heure qu'il s'estoit proposée. En effet, ils s'estoient engravez, & ce Comte s'estant approché avec une petite troupe de Carabiniers & une autre de Dragons, vit commencer

310 MERCURE

l'affaire à trois quarts-d'heure de jour. Cela n'empescha pas que le Faux-bourg ne fust forcé. On y prit un Capitaine de Dragons, & cinq Officiers subalternes, avec près de soixante chevaux, & l'on fit soixante & dix Prisonniers. Il y eut beaucoup d'Ennemis tués dans le Corps de Garde, où ils firent quelque résistance, & dans les maisons. Comme il sortoit des Fuzeliers de la Ville d'Huy qui incommodoient nos gens de dessus les hauteurs, Mr de Guiscard fit avancer des Carabiniers & des Dragons, pour les contenir. Il ne perdit point de temps pour faire remonter les batteaux, & fit mettre le feu aux maisons du Faux-bourg, quand le pillage fut achevé, après quoy il renvoya

la Cavalerie par le mesme chemin qu'elle estoit venueë, & suivit l'Infanterie le long du bord de l'eau, les Carabiniers, & le Regiment de Dragons de Grammont. Il s'arresta vis-à-vis le Village de Selayen, pour faire enlever les palissades qui y estoient demeurées depuis l'affaire que nous y eûmes il y a environ trois mois, & il les fit reporter à Namur, de sorte que les Ennemis n'ont pas profité du seul avantage, quoy que mediocre, qu'ils ont eu pendant la Campagne. Nous n'eûmes que huit ou dix Soldats tuez & blesez en cette occasion. Mr de S. Martin qui estoit un des meilleurs & des plus habiles Partisans, fut du nombre des tuez.

La Maison de Chantilly est si

312 MERCURE

belle, & Monsieur le Prince toujours ingenieux à inventer des divertissemens, en fait trouver le séjour si agréable à ceux qui vont se promener dans cette délicieuse Maison, qu'il est impossible d'y avoir esté sans qu'on ait envie d'y retourner. C'est ce qui fait que Monseigneur le Dauphin s'y plaist. Il y a passé trois jours ce mois-cy avec Monsieur le Duc, Monsieur le Prince de Conty, & Monsieur le Duc du Maine. Pendant ce temp-là, les plaisirs ont succédé les uns aux autres. La chasse a esté heureuse, la bonne chere complete, & la joye toujours fort grande. Il ne faudroit pas connoistre Monsieur le Prince pour en douter, Monseigneur passa par Paris à son retour, & alla

alla voir l'Opera de Phaëton qui n'avoit point esté joué depuis plusieurs années ; & qui parut avec de nouveaux embellissemens. Il fut extrêmement applaudy , tant pour la Musique de Mr de Lully dont on ne se peut lasser , qu'à cause de la magnificence des Décorations & de la beauté des habits. Je ne puis m'empêcher de vous dire , en vous parlant des plaisirs , que les Comédiens François , jouent une Comedie nouvelle , intitulée , *Les Femmes à la Mode* , dont le succès est tres-grand , & les assemblées nombreuses ; rien n'est plus vif , ne divertir davantage , & n'entre mieux dans le goût du siècle.

Je vous ay déjà parlé de la reception faite à Thoulouse à M. le

Nov. 1692.

D d

314 MERCURE

Prince de Danemark. M. le Marquis de Sourdis ne l'a pas moins bien reçu à Bordeaux, & ce Prince a paru en estre fort satisfait. M. Begon n'a rien oublié pour le bien recevoir à Rochefort, & luy avoit préparé un magnifique souper à son arrivée. Il devoit estre servy sur deux tables, à l'une desquelles on n'avoit mis que le fau-teuil & le couvert de ce Prince. L'autre table ne devoit estre remplie que de Dames, mais comme il joint à beaucoup de galanterie, beaucoup de civilité & d'honnesteté pour elles, il se mit à leur table, entre les deux Filles de M. Begon. Il seroit impossible d'exprimer avec quelles manieres nobles & galantes, ce Prince a paru dans toutes les Villes où il a passé. Il étoit

encore à Angers il y a quelques jours, & il y a fait un fort long séjour. On l'attendoit de là à toute heure en cette Ville, & peut-estre même qu'il y est presentement arrivé.

M. le Marquis d'Amfreville, Lieutenant General des Armées Navales du Roy, mourut à Vincennes au commencement de ce mois, chez M. le Maréchal de Belfonds, dont il avoit épousé l'une des Filles. Il n'avoit que cinquante ans, & s'étoit trouvé à beaucoup d'actions d'éclat dont il étoit toujours glorieusement fort, & avec un applaudissement general. Il étoit fils d'une Sœur de M. le Maréchal de Belfonds, & est mort avec beaucoup de fermeté & une resignation veritablement chrétienne.

D d ij

316 MERCURE

Quoy que Mr Cavallerini, Nonce du Pape, soit à Paris depuis un assez long-temps , & qu'il ait eu plusieurs audiences secretes du Roy, il n'a fait son entrée publique que sur la fin de ce mois, ce qui marque la parfaite intelligence qui se trouve entre la France, & la Cour de Rome, puisque si elle n'estoit pas entiere, cette Entrée auroit pû estre reculée si long-temps , qu'on n'en auroit plus parlé, mais cela n'estoit pas à craindre sous le Pontificat d'un Pape si pieux & dont le Ministre est si sage. Je ne vous dis rien des Cérémonies que l'on y a observées, puis qu'elles ont esté pareilles à celles dont je vous ay fait souvent le détail dans de semblables occasions. Le compliment que Mr le Nonce fit au Roy, fut

Fort à la gloire de S. M. & comme le Roy a remboursé le prix des Charges de ses Aumôniers, qu'il n'a plus voulu laisser venales, afin d'avoir la liberté d'en pourvoir les personnes distinguées par un vray merite, & que le Pape a aussi remboursé les Clercs de Chambre pour les mesmes raisons, Mr le Nonce dit au Roy, *Que Sa Sainteté l'avoit imité, en empeschant la venalité des Charges des Clercs de chambre qui conduisoient au Cardinalat, de mesme que Sa Majesté avoit empesché celle des Charges d'Aumôniers qui menaient à l'Evesché; à quoy il ajouta, que le Pape a soin des Pauvres qu'il fait renfermer, de mesme qu'a fait le Roy, si-tost qu'il a commencé à gouverner par luy-mesme.*

D d iij.

318 MERCURE

Depuis quelques années , l'un des deux Regens de Rhetorique du College de Louïs le Grand, prononce quelques jours après l'ouverture des Classes, un Panegyrique du Roy. Le Pere Jouven- cy a eu cet avantage celle-cy, & a receu de grands applaudissemens d'une illustre & nombreuse Assemblée. Mr le Nonce s'y trouva, & le Pere Jouven- cy luy adressa la parole. Le sujet de son Discours estoit, *que la Vertu a plus de part que la fortune dans tout ce que le Roy fait de grand.* Mr le Nonce le felicita après cctte celebre action, & fit voir la beauté de son genie, & la vivacité de son esprit, en mêlant dans ce qu'il dit deux Vers Latins à la gloire du Roy, qui ne pouvoient estre regardez que com-

me un in promptu , par le rapport qu'ils avoient à l'Eloge qui venoit d'estre prononcé.

Le Mercredy d'après l'ouverture des Audiences du Parlement, il se fait l'aprèsdînée de nouveaux Discours, auxquels le nom de Mercuriale est demeuré, quoy qu'il ne s'en fasse plus, ces Discours estant presentement plutôt des Eloges que des Remontrances. Mr le Premier President les ouvre & les ferme , & Mr le Procureur General en fait un entre ceux de Mr le Premier President , qui adresse dans le premier la parole aux Gens du Roy. Mr le Procureur General y répondit avec beaucoup d'éloquence & d'érudition , & fit de tres-beaux portraits , pour représenter les Magistrats tels qu'ils

D d iij

doivent estre. Il n'oublia pas celui du Roy, qui par la justice qu'il rend à tout le monde, leur enseigne de quelle maniere il la faut rendre. J'aurois encore beaucoup de choses à vous dire de Mr le Premier President, mais vous en ayant déjà parlé, la modestie de ce grand & illustre Magistrat m'empêche de vous en rien dire davantage.

Mr l'Abbé de Louvois voulant rendre la Bibliothèque du Roy utile au Public, a résolu de l'ouvrir deux jours de chaque semaine à tous ceux qui voudront y venir étudier. Il a déjà commencé, & il regala d'un magnifique repas plusieurs Sçavans le jour de cette ouverture. Ce que je vous ay déjà dit plusieurs fois de cet Abbé,

ne devoit pas vous en faire moins attendre.

Voicy les noms de ceux qui ont expliqué l'Enigme du mois passé sur *le Corbillon de l'Oublieux* ; qui en estoit le vray sens. Mrs. Bonnard, de l'Hôtel du Quesnoy Place Royale ; de la Simonniere de la rue de la Mortellerie ; M. Viart de la rue S. Dominique , Fauxbourg S. Germain ; de Gaye ; Chatton & le V Vert d'Avignon ; Duval & son amy Pillet de la rue S. Honoré ; Coquebert ; de Vaillou de la Fosse de Nantes ; C. Hutuge d'Orleans ; l'Enfant rouge du quartier S. Antoine ; le Pelerin de Nanterre ; l'Avocat travesty du cloître S. Jacques de la Boucherie ; les deux uniformes de la rue des Noyers ; le Neveu des deux Veuves heureu-

322 MERCURE

ses ; J. D. C. du Vaux & son accordée ; le grand Thervobal ; l'Amant constant sans espérance ; le Chevalier de la Rose blanche du Fauxbourg S. Jacques ; l'engageant Blondin de la rue de Buffy ; l'Amy de la plus belle Vestale de Brie ; l'Amant de la Belle affligée de la grande rue de Houdan. Mesdemoiselles Bailly ; la jeune & charmante Charlotte, mon petit cœur m'appellez-vous ; les deux Engageantes du Quay des Augustins ; la charmante Madelon du grand Change d'Avignon ; la nouvelle société de l'Académie du Jardin de Lion.

L'Enigme nouvelle que je vous envoie est de M. de Boissimon.



ENIGME.

P Ar l'ordre de ma destinée
 Je ne sers qu'une fois l'année,
 Quoique mon secours soit puissant ;
 Mais dans ce temps on me donne sans
 cesse ;

A me remplir chacun s'empresse,
 Sans demander je suis pressé.



Je reus autant que l'on me donne,
 Mes largesses font qu'on entonne
 Autour de moy des airs joyeux,
 Et quelque chose qui vaut mieux.



Si l'on ne me traite pas bien,
 Je me plains quelquefois, & jamais
 ne dis rien :

324 MERCURE

*Seulement, je rends de la peine,
À ceux qui me donnent la gésne.*

2

*Quoique je sois de dur tempera-
ment,
Je ne suis fait ny de fer, ny de pierre
Et mon jolide fondement
N'est pas d'un pied avant en terre.*

L'Empereur ayant fait demander de l'argent au Pape, pour soutenir la guerre contre les Turcs, Sa Sainteté a fait réponse, que lors que Sa Majesté Imperiale auroit rompu l'alliance qu'elle a avec le Prince d'Orange, & qui est si préjudiciable à la Chrestienté, Elle recevrait plus d'argent de luy, qu'aucun de ses Prédecesseurs n'en avoit jamais donné pour de pareilles guerres.

Si la place ne me manquoit pas, je vous entretiendrois des quarante-quatre nouvelles Prises, dont vous avez déjà oüy parler, mais je me contenteray de vous dire aujourd'huy, que ces dernieres achevent le nombre de quatre-vingt-onze, qui ont esté faites dans le cours de ce mois.

Les Ennemis, après nous avoir laissé fortifier tranquillement Chasselet, Thuin, Valcour ; & Farciennes, pour brider Charle-roy, ont assiégué Chasselet, & levé le Siege presque aussi-tost, ayant appris que Mr de Boufflers marchoit pour secourir la Place. Je suis vostre, &c.

A Paris, ce 30. Novembre 1692.

TABLE

<i>les Députés des Etats de Langue-</i> <i>doc.</i>	157
<i>Discours fait à Monseigneur le Dau-</i> <i>phin, par le mesme Prelat.</i>	167
<i>Benefices donnez par le Roy.</i>	172
<i>Ambassadeurs Extraordinaires nom-</i> <i>mez par le Roy,</i>	179
<i>Stances.</i>	183
<i>Madrigal.</i>	185
<i>Requeste.</i>	187
<i>Ceremonie faite à Niort.</i>	188
<i>La maison réglée.</i>	196
<i>Autre Histoire.</i>	198
<i>Ouverture du Parlement.</i>	222
<i>Ouverture de la Cour des Aides.</i>	232
<i>Ouverture des Audiencies du Parle-</i> <i>ment.</i>	237
<i>Montres d'une nouvelle invétion.</i>	242
<i>Livres nouveaux debitez par le Sieur</i> <i>Brunet.</i>	253
<i>Lotterie où l'on peut mettre, quoy</i>	

T A B L E.

<i>que tirée.</i>	267
<i>Sonner sur un habile Prédicateur.</i>	268
<i>Prises faites sur les Ennemis , avec d'autres particularitez curieuses touchant le Voyage du Prince d'O- range en Angleterre , & son passage.</i>	270
<i>Vers adressez à ce Prince.</i>	280
<i>Journal du mouvement des Anglois depuis l'approche du Fort-Louis de Plaisance.</i>	280
<i>Détail de l'attaque & de la prise du Faubourg de Stat.</i>	306
<i>Monseigneur. va chasser à Chantilly.</i>	
<i>Reception faite à ce Prince.</i>	311
<i>Opera.</i>	313
<i>Comedie.</i>	313
<i>Reception faite à Mr. le Prince de Danne marc , en plusieurs Villes du Royaume.</i>	313
<i>Mors de M. le Marquis d'Amfreville.</i>	315

T A B L E.

<i>Entrée de Mr le Nonce & son Com- pliment au Roy.</i>	316
<i>Panegyrique du Roy, prononcé par le Pere Jouvençy.</i>	318
<i>Mercuriale.</i>	319
<i>Sçavans régalez.</i>	320
<i>Enigme.</i>	321
<i>Nouvelles de Rome.</i>	324
<i>Prises nouvelles.</i>	325
<i>Nouvelles de Flandre.</i>	325

Fin de la Table.

Novemb. 1692.

Etc.

Avis pour placer les Figures.

La Medaille doit regarder la
page 175.

L'Air doit regarder la page 262



Digitized by Google

